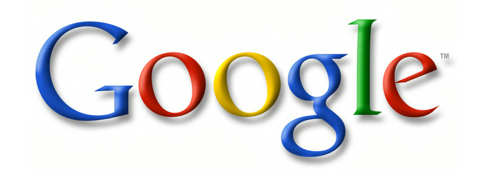
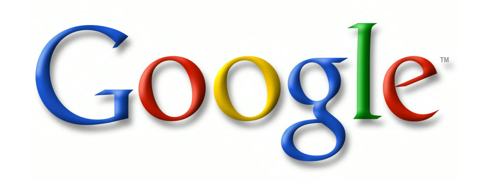

Google


Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LES SOUPIRS
D'EURIDICE.

Bibliothèque de St Elise
Joannes Carolus Ledesma.
Sac Stiecotti

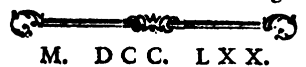
Par A F Sticotti
Edit originale

LES SOUPIRS
D'EURIDICE
AUX CHAMPS ÉLISÉES.

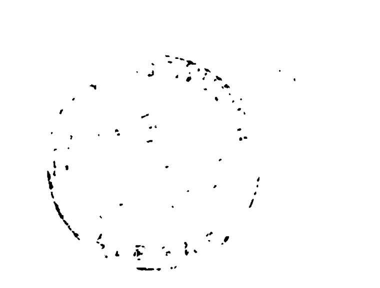
Par l'Auteur de Garrick, ou les Acteurs Anglois.



A LA HAYE,
Et se trouve
A PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, la première Porte-cochère au-dessus du Collége.



M. DCC. LXX.





*A MADAME ***.*

MADAME,

OFFRIR à l'aimable Protectrice des Sciences & des Arts la traduction d'un Manuscrit de la plus haute antiquité, n'est-ce pas chercher à lui plaire, ou

du moins à mériter ſon eſtime?

Il n'y a pas ſi long-temps, Madame, que voulant me donner une célébrité dans les Lettres, je fis l'acquiſition d'un Manuſcrit aſſez défectueux, mais Grec. Je me hâtai d'en traduire quelques pages, quoique, vanité à part, j'ignoraſſe le Grec on ne peut pas mieux.

Des affaires de Province ſuſpendirent le feu de ma compoſition. A mon retour à Paris, cette ardeur ſe ralluma. Des perſonnes de bon ſens, qu'on parloit de mettre en place, me ſurprirent dans l'enthouſiaſme d'un Traducteur vraiment inſpiré: elles preſſentirent mes talens,

les protégerent ; je redoublai de courage, mes progrès devinrent très-rapides ; en six mois je sçus le Grec, & j'oubliai le François. Sans me déconforter, je revis mon travail, je rappris ma Langue, j'oubliai le Grec, & l'Ouvrage fut intelligible. Voilà, Madame, l'histoire très-naturelle des traductions les plus défespérées.

On sçait de notoriété invariable, que ce trésor des temps héroïques est original, & qu'il contient les sentimens propres d'Euridice. Les Sçavans de tous pays n'ont pu s'empêcher d'admirer ces premiers soupirs de l'enfance des hommes, que les

temps ont respectés. Bien des Critiques doués d'une Littérature immense, n'y verront peut-être aucuns de ces caractères singuliers, qui piquent jusqu'au *vif* la curiosité des gens d'un *certain* goût. Mais de quels évènemens cette auguste Princesse pouvoit-elle s'occuper ? La nature entiere lui fermoit ses avenues ; le Monde au berceau n'offroit dans les Enfers, ni mœurs, ni Personnages connus à décrire ; le bouillant Achille, tous les désolateurs de la Grece & de l'Asie étoient encore a naître, & il n'y avoit pas de mal à cela : au défaut de Thésée, d'Alexandre, ou de César, elle

a parlé de vertu, de constance, d'humanité; & les siècles tantôt barbares, tantôt éclairés, ont dit: cela est beau! Enfin, les Anciens étoient trop raisonnables pour être curieux; ils avoient le génie; nous avons les Sciences.

D'habiles Commentateurs ont présumé que ces Lettres lamentables, & d'une tristesse achevée, étoient originairement très-étendues, fondés sur l'éloquence intarrissable dont les femmes sçavent orner leurs peines ou leurs plaisirs: objection très-subtile, qui, par sa force irrésistible n'a pas laissé que de m'embarrasser, vû l'extrême brièveté de mon

texte; mais rien de plus ſimple qu'un certain *Aſcalaphe*, métamorphoſé en Hibou, donna lieu à cette conjecture plus que vraiſemblable. Sous une forme ſi modeſte, il trouva grace aux yeux d'Euridice, & devint Secrétaire perpétuel de ſon ombre. On peut, en conciliant ici la Fable avec l'Hiſtoire, imaginer quelle perte d'idées fugitives, de réflexions neuves & profondes le Public a dû faire, par la ponctuation obſcure, les lacunes, les ſens ſuſpendus, & l'orthographe inſoutenable d'un Chat-huant. Au fond, c'eſt l'œuvre des demi-Dieux, d'un mot quelquefois, ils confondent l'Univers; ſentir,

penſer, voilà comme ils s'expriment; les paroles ſont le partage des Mortels.

Selon Hérodote, Auteur d'une véracité atroce, le but moral de ces Épîtres ſublimes doit être l'amour réciproque des époux après la mort : il eſt bon d'en avertir la poſtérité, qui, ſans en être moins clairvoyante, pourroit aiſément n'en rien voir.

Nous n'avons, Madame, que douze Lettres d'une Religieuſe Portugaiſe à ſon Amant; encore falloit-il que le vice combattu par l'honneur les rendît attachantes; reſſource aimable, ſans doute, mais incompatible avec l'amour fidelle & tendre d'une

femme pour ſon mari ; dans un temps auſſi chaſte que le nôtre, le ſuccès de cet amour eſt infaillible : que de belles vont couronner mon front des roſes de la bienſéance !

J'ai l'honneur, &c.





LES SOUPIRS D'EURIDICE.



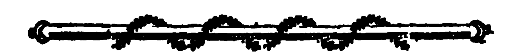
I.

UN cri de ſurpriſe & de joie, ſorti du noir Tartare, a retenti juſques dans mon cœur. Déja mon ombre errante ſur les bords de l'Achéron, jouit de toute l'admiration dont un Époux fidelle a frappé les Enfers. Oui, c'eſt Orphée, il vient délivrer ſon Épouſe des chaînes de la mort. A cette noble audace je reconnois la moitié de moi-même, & je me hâte... Veuillent les juſtes Dieux qu'aucune illuſion...

non, il n'en eſt plus au ſéjour de la vérité, mon cœur m'a prédit Orphée, & je ne puis écrire qu'à mon Époux. Miniſtre de la nuit, Aſcalaphe conduit la plume : privé de la parole, & déſormais auſſi diſcret que le ſilence même, il va, nouvel habitant des airs, de ſon aîle étendue, traverſant l'Éliſée juſqu'aux Royaumes ſombres, ſeconder mon amour malheureux & tes ſublimes deſſeins. Mais tout ſon zèle peut à peine ſuivre ma voix, mes idées, mes ſentimens, & cette ardeur impatiente plus rapides que l'inſtant qui s'envole. Je parle au fils des Dieux, au Prêtre de la Grèce, au légiſlateur des hommes ; il m'écoute, il m'entend, oui, ta loi la plus chere eſt de te réunir à l'ombre d'Euridice. Oui, j'allois moi-même, j'allois ſur la terre errer autour de toi, je voulois recueillir tes larmes, confondre encore mon ame

dans ton ame... & ta vive douleur a ſçu prévenir la mienne. Que d'amour! Il étonne l'Amour même : ah ! dois-je remercier les Dieux, ou mon époux ?



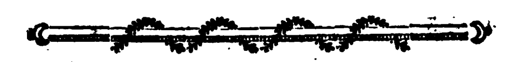


I I.

QUELS accens divins se font entendre ? Quel jour pur & tranquille semble effacer les ténèbres ? Suis-je aux portes de l'Olympe, ou dans la tristesse du trépas ? Les voûtes infernales ne retentissent plus du désespoir des coupables ! Les sanguinaires Danaïdes, le sacrilége Sisiphe célèbrent la clémence des Furies ; Tisiphone frémit, tout l'Enfer tremble & soupire, & la mort ressemble à la vie ! Oui, c'est le fils de Calliope, il appelle Euridice, il implore le Dieu terrible qui vient de lui ravir l'épouse la plus tendre. Quoi ! tout renaît, tout semble jouir en des lieux où la derniere existence ne marquoit que des tourmens, & j'en suis l'objet ! Ah ! témoignage unique d'une fidélité

ignorée des hommes & des Dieux. Mais que vois-je ? le ciſeau d'Atropos levé ſur le fil de tes jours !... Arrêtez, Déeſſes implacables, Filles des Deſtins irrités ; pardonnez un effort ſublime que l'amour, ce Dieu plus puiſſant que vous-mêmes, a permis. Vivant au milieu de la mort ! Orphée ! Quoi ! tout ce que j'aime ſeroit livré ?... Prend garde, cher Époux : vois ces abîmes, ces ſupplices, recule, entend ces chaînes effroyables, crains les flots brûlans du Phlégéton... Non, demeure un inſtant pour éprouver encore combien mon ombre fidelle ſçait encore aimer ! Tu marches au flambeau des Amours, & des Cieux incorruptibles vont t'éclairer. Laiſſe ſur ta gauche les gouffres infernaux : à ta droite fleuriſſent ces champs fortunés, où, morte à toute la nature, je ſens déja la vie... Moi, ſenſible ! Affranchie des ſenſations hu-

maines, je ne puis t'aimer que d'un sentiment céleste. En moi il n'est resté que ton image immortelle, & mon ame n'est que l'amour. Que dis-je ? Transports, délices, douces fureurs, qu'êtes-vous devenus ? Les Dieux ne m'ont laissé que le desir de te rendre heureux ; & satisfait de mes froids embrassemens, tu ne veux que mourir de tendresse & réunir nos ames : non, tes destins sont remplis, ma mort a payé pour tous deux. Hâte-toi, cher Orphée, vole dans l'Élisée, à ta voix les monstres des Enfers étonnés, attendris, se reprochent déja le plus beau sentiment de l'immortalité. Dieux justes ! vos rigueurs m'avoient caché vos bienfaits : je vais donc revoir, entendre, consoler cet illustre Argonaute que les écueils du Pont-Euxin, & les perfides Syrenes ont respecté ! il vient conquérir encore.... Hélas ! une ombre plaintive, un souffle agité, mais fidelle,



III.

J'ERROIS encore dans cet eſpace immenſe qui ſépare l'Éliſée du Tartare, j'y demandois Orphée aux ombres malheureuſes; mes plaintes, mes ſoupirs fatiguoient les ſombres échos, & mon oreille attentive n'entendoit que des cris, mes yeux déchirés ne voyoient que des larmes, ſpectacle déplorable à des regards amis de la vertu! J'appoſtrophois tous les Dieux des Enfers, j'allois accuſer le ſort du crime des humains... *Les Dieux!* s'écrie une ombre coupable, *le ſort! Vois cette main fermée, elle cache un foible oiſeau: eſt-il mort ou vivant? Si le deſtin décide, je démens ſon arrêt, & l'exiſtence eſt à mon choix.* Va, malheureux, le piége eſt groſſier, ce principe eſt im-

pie, sa conséquence absurde, & l'endurcissement de ton cœur est le supplice le plus affreux. Je fuyois.... *Arrête*, m'a-t-il dit : *défie-toi du songe de la vie, la mort est une erreur, ce que tu nommes ton époux, n'est aux Enfers ni dans les Cieux, tu crois aimer, je crois souffrir : l'être réel est le néant.* O cher Orphée ! que l'homme est dangereux à l'homme ! Quel temps il sçait choisir pour émouvoir une ombre ! Mais quel bien que les passions ! Quelles sont nécessaires à la fragilité même ! De retour à la mort, dépouillée des facultés sensibles, dans quel doute affreux aurois-je pu tomber, si mon ame douée d'une suprême intelligence, enivrée de l'amour le plus pur, n'eut reconnu les Dieux à leurs bienfaits ?



IV.



IV.

QUE ta Lettre à jamais douloureuse est pénètrée de moi, de tes regrets! Que mon ame a voulu la baigner de ces tristes larmes inconnues chez les ombres, & plus douces que leur félicité. Mais que ton espoir est téméraire! L'invincible Jason appuyé du pouvoir de Médée surmonta les périls qui l'attendoient à Colchos : armé seulement de ta voix, tu viens forcer les Dieux de rendre à la lumiere l'épouse de ton cœur. Quelle gloire pour les femmes de Grèce! Ah! toute la reconnoissance de mon sexe est déja comprise dans la mienne. Me rappeller à ces appas sensibles, à ces charmes qui sont les délices de la terre & des Cieux! Vivre & jouir de sa beauté est sans doute le

nectar des mortelles. Au milieu du bonheur des ombres vertueuses il m'en souvient encore, & tu me rends ces foiblesses aimables, qui font l'attrait des femmes & le tourment des hommes, mais Euridice ne veut plaire qu'à son époux. Il s'approche, les Enfers s'applanissent, & les portes d'ivoire vont t'ouvrir l'Élisée, Proserpine l'ordonne. « Déesse génèreuse ! il te souvient toujours de ta résistance aux soupirs enflammés du Monarque des ombres. Tu sçais combien Cérès a pleuré ta perte. Jupiter touché de tes larmes voulut partager ton sort entre ta mere & ton époux ». Si les mortels obtiennent des vertus au sein de l'infortune, attendons tout des Dieux instruits par le malheur. Orphée, tu vas paroître ! Que vais-je devenir en tombant dans tes bras ? Mon ombre, cet air si léger, échapperoit aux Dieux mêmes, toi

ſeul peux la fixer, & mon ame confondue dans la tienne ſe peindra du moins des délices que tu ſentiras en effet; tes plaiſirs ne ſeront pas ſolitaires, les miens, ſans doute, les miens, dégagés de mes foibles organes, vont ſurpaſſer tous les plaiſirs des ſens : tel eſt le ſuprême partage des ombres, les Dieux ont tout balancé. Cher Orphée, tu vas entrer ſous ces berçeaux du bonheur inaltèrable, où mon ame éplorée n'a ſenti que ta perte. Tu n'y verras que ta chere Euridice, tout l'Éliſée en ſera jaloux; mais que t'importe les nuages du plus beau ſéjour, tu m'aimes, ton Éliſée eſt dans mon cœur. Qu'attends-tu, cher Époux? N'entends-tu pas ma voix? D'où vient nous dérober à ces inſtans ſi chers perdus pour le bonheur? Le temps, qui fuit ſans ceſſe, les ravit ici-bas d'une aîle plus rapide encore que fur la terre, & les Dieux même,

au ſein de leur puiſſance ne ſemblent l'arrêter que par l'excès de leurs plaiſirs.





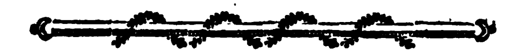
V.

LEs Parques amoureuſes du Chantre de la Thrace ! les Parques ont mis à tes pieds les attributs de leur pouvoir funeſte ! Eſt-il poſſible ? Je reſpire ! les jours d'Orphée ſont en ſes mains ! je lui défends d'en abuſer ; c'eſt le bienfait de l'amour, c'eſt à lui-même, ou plutôt à moi ſeule qu'il faut en rendre compte. Que leurs deſirs doivent être extrêmes, & que l'émotion de leur ame étonnée eſt nouvelle à leurs yeux ! L'effroi de ſe trouver un cœur, la triple jalouſie qui les anime, le déſeſpoir, la honte & le remords de ſe voir ſenſibles ; quels prodiges pour les Enfers ! quel honneur pour mon époux ! quel objet de vanité pour la fiere Euridice !

Oui, tranquille sur ta constance, je suis vaine de mes rivales; tout, en elles, jusqu'à cette laideur marquée du trait de la Divinité, est encore redoutable; mais pour l'ombre d'Euridice la beauté même ne sçauroit l'être. Mon amour, mes vertus, ce sont-là mes attraits, tu viens les encenser au-delà du trépas: Orphée, que je suis belle! Et que mon orgueil pourroit encore t'allarmer, si, plus touchée de moi-même que du fils des Dieux, je daignois écouter leurs soupirs que j'aime à te sacrifier. Ah! pourquoi dans les Cieux, sur la terre, n'ai-je plus rien à t'immoler? Je voudrois que les Dieux, que Jupiter lui-même oubliant sa fierté pour une ombre frivole.... Ah! qu'elle feroit ma joie de l'accabler de mes rigueurs, de renoncer encore à la vie, à mes charmes, à l'immortalité! Non, tous ces

biens seroient imparfaits encore ; ce n'est que par ma mort que je puis les sentir, & les goûter sans cesse entre les bras de mon époux.





V I.

TOUTE entiere à tes larmes, éperdue dans ma douleur, je porte au milieu des ombres tranquilles la triſteſſe profonde & l'inquiètude offenſante. Quelques-unes trop ſenſibles encore, m'ont conduite ſur les bords ſtériles de ce fleuve obſcur, où les mortels, deſcendus en ces lieux, vont puiſer une paix deſirable dans l'oubli de tous leurs maux. Déja ſon onde ténèbreuſe alloit couler ſur mes lèvres, les ombres s'empreſſoient... Ah ! j'ai rejetté leur funeſte ſervice, & la coupe eſt tombée à mes pieds. Me délivrer des peines qu'Orphée vient partager avec moi ! Non, non, mon ame voudroit à elle ſeule ſentir avec les ſiens les tourmens de la tienne, & tous ceux que

tu

tu dois à la vie. Euridice les oublier ! Aurois-je ce courage ingrat ! Dure plutôt en moi la mémoire éternelle du coup terrible qui nous a séparés. Heureuse mille fois, si le souvenir que tes malheurs me laissent, pouvoit les diminuer ! je m'en flatte, sans doute, & loin d'en perdre l'image, plus ce que je souffre est affreux, plus mes douleurs me sont cheres. Que dis-je ? En vain, j'aurois tenté le pouvoir de ces eaux fatales ; victorieuses d'une adversité commune, elles peuvent effacer des caprices, mais impuissantes auprès des vertus, que pourroient-elles sur l'ame & la force du sentiment ? Leur divinité cesse, où l'amour conjugal commence. Mais cet amour si vif pourroit-il être en moi ce mouvement foible, incertain, qu'on ne doit qu'au devoir, à des liens passagers ? Non, ils sont le fruit de la convention. Si le préjugé change, ils

changent avec lui, un inſtant les efface. Ah ! l'amour de ton Épouſe eſt ce ſentiment libre qui ne s'accroit que par lui-même, & qui ne peut oublier ſes peines, qu'il n'ait auparavant oublié ſes plaiſirs.





VII.

ARDENTE à te revoir, parcourant sans cesse ces jardins éternels, j'ai traversé cent fois leur immense étendue, & mis un pied timide sur les bords des Enfers. J'ai mêlé ma voix plaintive aux cris affreux des coupables, & ton nom sorti de ma bouche sembloit suspendre leurs peines. Une ombre malheureuse, qu'un repentir tardif rend encore plus misérable, s'est informée de nos destins. C'est un de ces esprits libres que les mortels honorent sur la terre du nom hardi de Philosophe : l'orgueil est peint sur son front, & le doute habite sur ses lèvres. Convaincu, sans être persuadé, il est encore surpris de l'immortalité de son ame : *Vivant*, *les hommes*, a-t-il dit,

m'ont égaré ; mort, la rigueur des Dieux me trompe encore. Il reconnoît malgré lui leur puiſſance; & ſa douloureuſe immortalité confond & déſeſpere ſa raiſon. Ah ! ſéparée de mon époux, ma pénible exiſtence eſt mille fois plus longue & plus cuiſante que les tourmens de l'incrédulité. Pardonne, cher Orphée, l'amour & la vertu murmurent de leurs malheurs, ſans blaſphèmer les Dieux immortels. Hélas ! ils t'ont conduit vers moi, & je te cherche encore ! Et toujours prête à rencontrer Orphée, je ne trouve partout que ſon abſence. Quelle eſt cruelle en des lieux où le terme des bienfaits ſe réduit à ſe voir. J'ai rompu la loi barbare qui me défend de franchir l'Éliſée, & j'ai mêlé mon ombre aux ombres malheureuſes; les Démons impitoyables ont paru touchés de mes plaintes, & j'ai du moins tenté pour

un Héros, de ſurmonter des obſtacles qu'il a vaincu lui-même, pour ne revoir qu'une ombre infortunée.





VIII.

TU blâmes mon impatience ; & ces Dieux, auteurs de notre être, n'ont pas voulu, en nous ôtant la vie, nous priver des penchans qui, par un charme invincible, nous attachent à notre existence ; présent plus précieux peut-être, que le trépas n'est redoutable. L'homme pense, agit aux Royaumes sombres, comme il pensoit, comme il agissoit sur la terre ; nos idées, nos sentimens, nos fantaisies même, & notre âge qui ne sçauroit vieillir, règlent toutes nos démarches. Juge, mon cher Orphée, quels avantages il reste à ton épouse, & quels droits consolans la bonté des Dieux lui donne encore sur ton cœur ; il étoit juste qu'après la mort une existence immortelle

se ressentit encore des attributs de l'immortalité : je suis toujours vive & réfléchie, l'instant décide ma fierté, on y voit ma franchise, & j'aime qu'elle éclate : oui, telle tu m'as perdue, telle tu me retrouves. Quelquefois le miroir d'une onde pure présente à mes yeux de tristes vérités, & la main du dépit arrange des fleurs sur mon front. Les sens proprement dit n'ont plus rien à démêler avec l'ame : une ombre est ici-bas le modele sublime d'une femme sévere & sage. Pour mes habitudes, inséparables de la substance qui m'anime, tu sens bien que mon sexe ne pourroit en perdre une, que pour en contracter d'autres : ah ! c'est le seul bien qui nous reste de la nature humaine, & les Dieux nous ont trop aimées pour nous priver tout-à-fait d'elle.



IX.

QUE ces jardins ſacrés, où brille un printemps immortel, que ces bocages toujours verds entrelaſſés de roſes ſans épines, que ces oiſeaux toujours mélodieux, que ces fleurs ſi vives, que ces ondes ſi pures, que ce repos inaltérable, rempliſſent l'éternel loiſir des ombres, je le conçois avec tranſport : enfin, que ces aſtres nouveaux, que cet aſile délicieux, retentiſſant du bonheur céleſte, puiſſe exalter leur ame tranquille & ſatisfaite, il eſt juſte, & leur ſageſſe n'eſt encore payée que par ſon propre mérite. Mais quel ſera le prix de ton amour & du mien ? Sans doute il n'en eſt point en ces lieux ; car les Dieux, plus ſenſibles, auroient déja, pour des vertus nouvelles, formé de nouvelles

nouvelles faveurs. Que dis-je ? eſt-ce à nous d'interroger les Dieux ? Nos deſirs ſont inſatiables ; leur pouvoir eſt plus vaſte encore ; & leur bonté ſurpaſſe leur puiſſance. Délivrée des biens frivoles, j'ai ſenti leur tendreſſe ; il m'ont laiſſé mon amour, ce bien ſi réel, qui comprend à lui ſeul la ſuprême félicité. Ils t'ont conduit ici-bas, où l'humanité ceſſe ; Pirrithoüs y fut déchiré par Cerbere, & tu reſpires ! Voilà ma récompenſe : hélas ! je cherche encore la tienne ! Quel eſt donc ce ſéjour horrible, où les honneurs s'évanouiſſent, où l'on ne ſçait que punir, où les Dieux & les hommes s'écrient à jamais : déſeſpoir, vengeance ? Orphée entouré des Furies ! L'amant de la nature, la paix de l'ame parmi les pleurs & les tourmens, la haine enfin, la haine &

la destruction à côté de l'amour, de cet amour si tendre, qui rend tout à la vie !





X.

LEs plaintes sont bien naturelles, mais leur amertume eſt injuſte; appaiſe ta douleur, & modere des regrets ſi funeſtes : murmurer contre les Dieux, c'eſt mériter tous les maux dont nous oſons nous plaindre. Non, l'inſtant douloureux qui fait le terme de la vie, n'a point déchiré mes ſens, j'ai paſſé de la terre agitée au ſéjour du repos éternel, comme on voit les Dieux mêmes paſſer avec tranquillité d'une forme terreſtre ſous une forme divine. Un ſerpent caché ſous des fleurs, un ſommeil léthargique, eſt-ce-là ce trépas dont la nature frémit? Ah! le moment qui ſuccede eſt bien plus redoutable, ce réveil eſt terrible! Frappée du mortel poiſon, au milieu d'une

Cour brillante, environnée d'un peuple qui m'aimoit, je venois d'unir mon sort au sort d'un demi-Dieu; tendre & nouvelle épouse, les diamans & l'or, en cet instant fatal, ornoient encore ma tête altiere; que devins-je, en m'éveillant ici-bas! Étendue sur un simple gazon, à peine j'ouvre les yeux, quelle immense solitude saisit mon ame épouvantée? Son vaste silence m'annonce le néant; ce corps que je veux soulever n'est plus rien, l'existence m'échappe, mes pas n'ont plus qu'un mouvement uniforme & rapide, semblable à celui des Dieux; je marche en frissonnant, un ruisseau s'offre à ma vûe, j'y vole, son onde est pure & tranquille, j'y cherche en vain l'heureuse Euridice, je n'y vois que son ombre pâle & défaite, je m'appelle moi-même, hélas! je ne suis plus! Orphée n'est point à

côté d'Euridice ! Son ſilence affreux eſt l'oracle de mon trépas ; par lui-même il n'eſt rien ; mais ſéparée de ce que j'aime, voilà la mort & toutes ſes horreurs. Que dis-je, cher Époux ? Tu pleures ſur ma cendre, je regrette ta vie ; quel eſt le plus à plaindre ? Je ſuis morte à la terre, tu vis pour la douleur. Euridice n'eſt plus, tout eſt mort pour Orphée, tout eſt mort ! Non, mon amour, dont je vivrai ſans ceſſe, brûle encore dans ton ame ; & cet amour que les plaiſirs ni les peines, qu'aucune puiſſance ne pouvoit augmenter, a trouvé, juſques dans nos malheurs, des feux que le temps, l'eſtime, & le bonheur même ne pourroient allumer dans l'ame la plus tendre, des feux dont les Enfers & les Dieux ſont jaloux.



X I.

J'AI cessé de t'écrire ! Quelle absence pour tous deux ! Mais que la cause en est grande & respectable ! Une mere ! Oui, cette mere si tendre, cet objet douloureux de mes regrets éternels, ma mere, enfin, s'est présentée à moi dans ces jardins fortunés... Ah ! sublime reconnoissance ! j'ai presque oublié dans son sein.... Pourrois-tu m'en faire un crime ? Non, non, qui sçait aimer sa mere, sçait adorer son époux. L'une & l'autre en silence, pénètrées d'amour & remplies des sentimens profonds de la nature, combien nos cœurs se devinoient ! Muettes dans nos transports, nos ames s'entendoient trop bien pour oser emprunter le foible organe de la voix ; nos soupirs précipités formoient

tous nos discours, & nos larmes toute notre éloquence. O mere vénèrable & chérie ! Nulle douleur pouvoit-elle nous troubler ? Non, la seule joie, la joie la plus douce est réciproque entre nous ; plus heureuses de nous rassembler pour jamais chez les morts, qu'on ne peut l'être sur la terre au milieu du bonheur des hommes. Oui, elle a revue sa fille infortunée, comme un fils égaré retrouve sa mere affligée, & je la presse dans mes bras, comme une mere éperdue embrasse ses enfans les plus chers.





XII.

IL est après la mort un privilége de la mort même, dont les ombres font ici-bas une estime infinie, & qui semble les consoler du jour qu'elles ont perdu : c'est cette fiere égalité que les destins ont refusée aux Dieux, à ces Dieux humiliés, qui du sein de leur puissance immortelle sont tous subordonnés entre eux ; Jupiter même est soumis au Destin, tandis que chez les morts le plus vil des humains est égal à tous les Rois. Ah ! pour Euridice le droit orgueilleux des ombres cede au devoir le plus tendre ; ma mere est ma mere ; & du jour qui m'a vû naître, l'égalité ne peut exister entre nous ; morte ; puis-je cesser d'être sa fille ? S'il est dans les Cieux une loi plus forte que les

les Dieux même, il eſt auſſi, parmi les hommes juſtes, un être univerſel au-deſſus du Deſtin : la nature. Que ſi cette ombre auguſte eût exigé de moi.... Moi, te laiſſer partir ! Oui, je n'ai même attendu ni ſes deſirs, ni les tiens, mon ame s'attachoit à la ſienne ſans m'éloigner de toi, & je connois ta généroſité : pouvois-je offrir à l'auteur de mes jours un plus beau ſacrifice ? Si j'en ſçavois un plus illuſtre, je voudrois le conſommer encore ; mais je ſuis libre, & te ſuivrai ſur la terre. Telle eſt ma ſenſibilité, tel eſt le devoir d'épouſe & de fille ; & la première loi que le Ciel m'impoſe ; tels ſont mes principes, c'eſt par eux que je t'aime, tu les partages, & je préviens tes vœux : c'eſt ainſi qu'après la mort, & pendant la vie, je reſpecte les Dieux, j'obéis à ma mere, & ſuis digne de mon Époux.



XIII.

UN Sage, un Favori des Dieux, entouré des tourmens d'un peuple d'ombres coupables, voit un monde vivant encore. Que ce cruel ſpectacle doit allarmer tes vœux impatiens ! L'affreuſe ſévérité qu'on reſpire aux Enfers y dévore l'eſpoir un inſtant avant qu'il naiſſe. Moi-même en ces demeures fortunées, inacceſſible peut-être à l'idée des plaiſirs, je plains ces ombres tranquilles au ſein d'une éternelle privation. Oubliées ſur la terre, & contentes ſans deſirs & ſans craintes, elles ſe bornent à je ne ſçais qu'elle félicité ; bien foible à mes regards, quand je ſonge à redoubler la tienne. Aujourd'hui plus heureuſe qu'elles, & pourtant moins ſatisfaite, combien je m'ap-

perçois de l'existence qui m'abandonne ! Ces appas, ces agrémens, ces graces, Euridice enfin, n'est plus que l'ombre de ton bonheur ! J'ose à peine vous prononcer souvenirs enchanteurs, & plus douloureux encore ! Que mon ombre est éloignée de cette ardeur des passions, de cette volupté flateuse, qu'au milieu des sensations attachées à la vie, une femme sçait répandre sur tout ce qu'elle pense, & dans tout ce qu'elle écrit ! Si ce n'est-là ce que demande un Époux, ce qu'il desire en est bien près : Ah ! lorsqu'on ne parle plus à ses sens, a-t-il encore à vous répondre ? Hélas ! il tient à des plaisirs mortels. Et cependant Orphée brûlant d'amour auprès d'une ombre vaine.... J'avoue que rappellée à la vie, une Épouse tendre & soumise, pourroit un jour partager des desirs.... Ah ! c'est pour toi seul que je t'aime !



XIV.

QUOI ! ton amour eſt extrême, quel qu'en ſoit la ſource divine, ne pourroit dans ſon activité ſubſiſter ſans deſirs ? Mais ſi je les approuve, puis-je bien les comprendre ? Je n'ai que mes idées, & tes deſirs ſont l'ouvrage des ſens : ces ſens ſont bien flateurs, tu le dis, je le crois ; & tu crains que mes feux, privés de leur ſecours utile, n'y perdent ces tranſports, ces mouvemens heureux.... Seroit-ce à moi d'en convenir ? Quoi ! déjà tu voudrois qu'Euridice.... Cette métamorphoſe eſt-elle ſi preſſée, ſi.... Hélas ! m'appartient-il de combattre mon Époux ? Ah ! nous ne vivons plus aux antres de la Thrace, où l'innocent amour ſoupire ſans ſcrupules, & jouit ſans remors ! Que diſ-

je ? Proſerpine a trop bien défendu tes droits ; allarmé de ſes diſcours, & peut-être jaloux, le barbare Pluton d'un mouvement de ſes ſourcils a fait trembler Minos, qui prononçoit en faveur de l'Amour ; tous les Démons ont pâli, la Déeſſe a pris la fuite : mais elle eſt femme, elle a vécu ſur la terre, il faudra bien que ſon Maître obéiſſe.... Eſpoir trop ſéducteur ! Quel Dieu pourroit comprendre tout ce qu'éprouve une femme ſenſible auprès de ce qu'elle aime ? Le Monarque ſévere de ces aziles ſombres porte-t-il en ſon cœur un principe aſſez doux, aſſez tendre pour ſentir nos malheurs, mon amour, & tes vertus ? Eſt-il, à ſes yeux inflexibles, des couleurs aſſez fortes pour peindre ton ardeur, aſſez délicates pour exprimer la mienne ? Concevra-t-il ce doute de l'amour, ce doute involontaire, délicieux juſques dans

ſes craintes mêlées d'eſpoir ; enfin ce retour inespèré, cet unique bonheur, qu'Euridice jamais n'eut attendu de la bonté des Dieux, & que toi ſeul pouvois me faire connoître ? Comment ce Roi des ombres pourroit-il croire que mon trépas irrite encore tes feux, lorſque tant de mortels, deſcendus ici-bas, ont cru pendant leur vie, ſatisfaire aux manes d'une Épouſe en répendant quelques fleurs ſur ſa tombe ? Dieu des morts, quelle eſt ton erreur ! Euridice en expirant n'a point ceſſé d'exiſter pour Orphée ; oui, le coup fatal que la nature impoſe peut ſéparer deux cœurs fidelles ; mais le dernier ſoupir n'eſt que celui où l'on ceſſe d'aimer.





X V.

ENFIN, tu respires, sous le Ciel épuré des ombres innocentes. Ta présence en ces lieux est le garant de ta divinité, je le sens; il n'est permis qu'aux Êtres immortels d'occuper les demeures heureuses, sans payer le fatal tribut imposé aux hommes.... Mais, quel obstacle, peut encore détourner tes pas? Est-il autour de toi aucune de mes compagnes, une ombre juste, enfin, qui ne découvre Euridice à tes yeux? Vont-elles renaître à ta voix, & me disputer la gloire?... Non, non, cette imagination n'aura point d'autre réalité, les ombres resteront des ombres, tout est bien ici-bas, & mes terreurs.... Pardonne, cher Époux, je t'afflige, tes preuves de fidélité sont

faites ; je ne dois craindre que moi. Me craindre ! le temps n'a point anéanti ces yeux où tu lisois ton bonheur ; semblables encore à ce qu'ils ont été, ils le seront toujours, l'Amour & le Destin les ont fixés ; dépouillés des organes terrestres, rien ne peut les changer, ils doivent frapper ton cœur d'un sentiment inaltérable comme eux. Ah ! si mes charmes éclipsés, si ma bouche, que tes lèvres enflammées pressoient avec fureur, n'offrent plus à tes sens étonnés qu'une froide image ; c'est-là que mon ame étendant ses aîles, n'attend pour voler à la vie, qu'un soupir de mon Époux ! Eh ! qu'est-ce que la vie ? Combien ne doit-elle pas aux transports de l'Amour ? Ame de la nature, il est avant les temps, il anima les Dieux, ces Dieux qui nous poursuivent ; il comprend tous les biens, tous les maux, il respire

pire dans l'innocence, il fait le tourment des Enfers, & le cri des coupables, n'est que l'amour d'un bonheur qui n'est plus.





XVI.

TOUJOURS féparé d'Euridice, te voilà, fous un Ciel fortuné, plus malheureux qu'au milieu du Tartare. Quoi ! le même Soleil fourit à nos tranfports, & rien ne nous rapproche ! Sans doute, une invifible main fe plaît à s'égarer dans ces routes paifibles ; mais hélas ! trop défertes. Craint-on pour l'Élifée ces mouvemens heureux que ta préfence fait fentir ? Eh ! quel défordre un Sage pourroit-il exciter parmi des ombres féveres ? Tourmentée de cette idée funefte, j'ai porté ma douleur au trône de Pluton même : « Seigneur, c'eft mon Époux, c'eft le » fils d'Apollon ; de ce Dieu dont la » flèche perce les airs fans les trou- » bler. Orphée, ce libérateur magna-

» nime, ne vient point enlever l'au-
» guſte Proſerpine, il demande la
» mort, ou ſon Épouſe. Quel Héros?
» Quel demi-Dieu auſſi tendre, auſſi
» conſtant ſeroit digne de l'imiter?
» Non, jamais ce vaſte Empire n'y per-
» dra qu'Euridice». Ciel! j'ai lu dans ses yeux.... Ah! qu'ils étoient ardens! Dirai-je de colere, de ſurpriſe ou de pitié? Je n'ai pu démêler les ſentimens qui l'agitent; ils ſembloient ſe combattre: oui, j'ai vu ma grace en ſes regards; mais ſes diſcours incertains reſpiroient le dépit le plus vif. O toi, qui viens reſſerrer dans les Cieux ces liens ſi doux que la mort a rompus; aurois-je précipité ta perte, en voulant hâter ton bonheur? Hélas! je craindrois moins pour toi ce Tiran de la nature entiere, que l'amour d'un rival jaloux.



XVII.

UN Messager du Tartare, chargé d'une Lettre de Pluton ! d'une Lettre ! Elle est trop suspecte, & je l'ai rejettée sans l'ouvrir : Ah ! crois-tu, cher Orphée, qu'il étoit-là des Ombres de mon sexe, étonnées de ma sagesse ? Ames petites & foibles, qui n'ayant eu sur la terre ni vice ni vertu, jouissent d'une sorte de bonheur dans les limbes de la médiocrité. » Qu'elle est » précieuse, disoit l'une, elle y vien- » dra pourtant, disoit l'autre ». Elle n'y viendra jamais, ai-je dit, j'en jure par le Styx ; si j'avois juré par toi, serment bien plus terrible, j'aurois rougi de la défiance de moi-même. « Mais » les faveurs clandestines d'un Dieu, » disoient-elles, élévent les simples

» mortelles.... » Ah ! ces faveurs sont plus deshonorantes que l'audace des plus vils humains. Toutes ont éclaté, les unes de colere, les autres d'une joie maligne, & vont, sans doute, me dénoncer à leur Monarque insolent. Qu'il vienne, & toute sa puissance; ma fierté me suffit, je n'ai pas besoin de ton idée pour humilier l'orgueil des Enfers. Tu ne sçaurois désavouer des mouvemens si nobles; indépendans des foiblesses du cœur, ils honorent la vie, ils couronnent la mort. Mais est-il bien vrai, que détachez en moi de l'ardeur la plus vive, ces sentimens séveres, ces superbes principes se déterminent par eux-mêmes, & libres de ton idée osent agir sans elle ? Sans doute, il le faudroit, & voilà la vertu. La mienne est de t'aimer, je ne m'en connois point qui l'égale; & si la raison même m'ordonnoit d'oublier....

Hélas ! mon cœur, tout fier qu'il eſt, ce cœur ſi ſatisfait de ſes vertus, pourroit-il héſiter entr'elles & mon amour ?





XVIII.

PENSE-T-ON amuſer ma douleur, ou veut-on l'augmenter ? Quelques ombres jalouſes à la Cour de Pluton, ſe croient inſultées de lui voir exalter mes charmes, & la tendreſſe de mes ſentimens. Il paroît, dit-on, ſurpris de ma conſtance, & prétend qu'il n'eſt pas une femme ici-bas, qui ne perde bien-tôt le ſouvenir de ſon Époux. Hélas ! c'eſt qu'un Époux ne porta jamais auſſi loin qu'Orphée ſon amour pour la ſienne. Quel bien que la vertu ! elle étonne les Dieux, elle eſt donc au-deſſus des Dieux même. Toutefois, des éloges de cette eſpèce annoncent de l'amour, & je feins d'en être effrayée. Quelques-unes s'efforcent d'é-

loigner mes ſoupçons, d'autres ſe plaiſent à les confirmer. Que cette certitude eſt utile à notre eſpoir ! Je ne veux pas qu'il m'aime, & pourtant je m'en flatte; ſon amour eſt à notre uſage, c'eſt à ſa flamme obſcure qu'il faut nous rapprocher. Le Monarque terrible a déja ſoupiré aux pieds de quelques ombres aimables, & j'attends ma victime; je vais tourmenter le Tiran des morts, & ſans répondre à ſes vœux, je prétens qu'il m'accorde ta grace.... Ta grace ! tu n'es qu'infortuné, lui ſeul eſt criminel.... « Sei» gneur, tant de clémence ne ſçauroit » m'envier le bonheur de revoir mon » Époux.... » *Qu'oſez-vous demander ?* « Ce que l'honneur & le devoir m'or» donnent.... » *Non, tous ces liens ſont reſtés ſur la terre, la mort les a rompus.* « Ah ! l'amour les réunit, » ils

» ils vivent tout entiers dans nos » cœurs.... » S'il m'aime, qu'avons-nous à craindre ? Les Dieux dans leurs amours ſont plus foibles que les ſimples mortels.

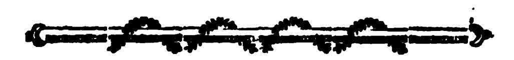




XIX.

AU milieu de l'Élisée ne pouvant rencontrer Euridice, tu voudrois encore errer dans les Enfers, espérer attendrir la mort, & t'élancer.... Tu crois le sort de Tantale plus heureux que le tien. Ah! Tantale est un impie, il a joué la nature & les Dieux, jamais sa bouche arride ne sera humectée; & bien-tôt Orphée aux pieds de son Épouse, innocent comme elle, va recevoir le prix de tant d'amour: quel fruit! Quelle fraîcheur coule déja dans leur ame embrâsée! L'espace incompréhensible a disparu devant nous, un même Soleil brille sur nos têtes, nous ne gémissons plus que de notre absence, & c'est l'épreuve des cœurs fidelles; pourrions-nous craindre ses

effets trop funeſtes ? Non, ſans doute, involontaire entre nous, les Dieux ſeuls en ſont coupables. Ah ! quand tu ſeras devant l'ombre chérie, tu trouveras encore une diſtance aſſez cruelle ! Mais rapprochés l'un de l'autre en eſprit, quand tu ſerois au haut des Cieux, mon ame au centre de la terre, je m'étendrois jusques à toi. Oui, malgré la loi qui nous ſépare encore, ne te ſemble-t-il pas que mon ombre ravie voltige ſur tes traces, te ſourit, eſſuye tes larmes, comme je crois t'entendre ſoupirer nos malheurs ?... Prend garde, on nous écoute.... Mais, non, Divinités jalouſes, nos deſirs ſeuls, en rapprochant les eſpaces, ont rempli ce vaſte intervalle qui ſemble écarter encore l'amour de l'amour même, & toujours plus hardis par l'illuſion des amours, nous vous obéiſſons, & nos ames jouiſſent.



X X.

POURQUOI, généreux Orphée, me rappeller ſans ceſſe des malheurs que ta préſence vient effacer ? Nos chers Theſſaliens ont donné des larmes à ma cendre, les rochers du Mont Rhodope en ont verſé : Eh ! qu'eſt-ce aujourd'hui que ces larmes auprès des tiennes, auprès de ton courage auſſi pieux, auſſi ſublime que celui d'Alceſte, auprès de ton amour, qu'on ne peut comparer qu'à toi ? Ah ! j'ai vu ta douleur avant d'expirer ; & ſans doute, mon ame attendrie, s'en eſt plutôt envolée. Oui, je te ſuis ravie dans mon printemps, & moi, je t'ai perdu dans les bras de l'hymen, au milieu des noces, au moment qu'unie au plus beau, au plus ſage des mortels, à toi, j'allois.... les

Dieux n'ont pas voulu.... Que de marques d'amour ta jeune Épouse te réservoit ! Un Roi jaloux , irrité de ton bonheur, m'a pourſuivie , & le matin de mes jours s'eſt perdu dans la nuit éternelle. Pardonne au reptile innocent qui m'a lancé ſon poiſon , il croyoit immoler Ariſtée ; Ariſtée vit encore, je t'aime au-delà du trépas, voilà ſon châtiment ; la mort ne punit point les forfaits, & les Dieux toujours terribles par leur vengeance inévitable, ont laiſſé dans le cœur des mortels des ſupplices auſſi grands que leurs crimes.





XXI.

DE toutes mes Nymphes laiſſées dans la triſteſſe, je regrette ſur-tout la blonde Lycoſie. Aux vallées agréables de Tempé, il eſt encore des Faunes laſcifs, parmi leſquels une Vierge eſt en danger. Orphée, vous avez adouci les mœurs féroces de la Thrace, poli les Grecs, attendri les lions; ſi vous aviez rectifié les mœurs de l'Amour, vous ſeriez plus puiſſant que l'Amour même. Que d'Ombres plaintives ſes excès ont précipitées aux Enfers! Vous-même, imprudent, dévoré de ſes feux, vous affrontez la mort, que tant de Héros n'ont bravée qu'en cédant à la loi commune. L'inéxorable Pluton n'eſt à vos yeux qu'un Dieu ſubalterne, il faut qu'il fléchiſſe, c'eſt à vous ſeul de

règner sur les Ombres, parce qu'une Ombre a règné sur vous! Je n'ose t'en faire un crime; mais les Dieux sont plus équitables que la justice même qu'ils ont dictée aux hommes. Qu'ai-je dit, inhumaine! Tous les Dieux sont-ils justes? Ils devroient l'être au moins: leur fatale inégalité tombe sur l'innocence, & nous n'osons nous plaindre, il nous faut révèrer nos malheurs mêmes: oui, si l'amour le plus pur est encore une foiblesse, il est donc un danger, & je conçois sa peine: mais la vertu devroit-elle souffrir? Qu'on aimeroit les Dieux, s'ils daignoient quelquefois oublier leur puissance! Hélas! ils se font craindre, c'est assez pour leur plaire, est-ce assez pour les adorer?





XXII.

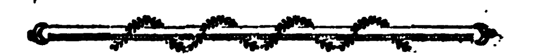
COUCHÉ mollement sur ces fleurs toujours nouvelles, & plus fraîches encore après le réveil même, tu goûtois le sommeil des ombres, quand la triste Lycosie, descendant en ces lieux, a troublé tes songes légers, quand son ombre inquiete, pressée de me revoir.... Nymphe aussi tendre qu'infortunée ! la douleur de m'avoir perdue t'a fait descendre au tombeau ; tu n'as pu supporter ma mort, qu'en renonçant à la vie, à ta jeunesse, à ta beauté ! Sacrifice trop génèreux ! l'amitié veut-elle aujourd'hui le disputer à l'amour ? Oui, ma chere Lycosie, tu viens de l'égaler ; il n'étoit réservé qu'au tendre hymen de l'emporter sur toi par ses bienfaits. Enfin, je pourrai donc,

donc, au milieu de ces plaines solitaires, épancher mon ame dans ton sein, & revivre au bonheur entre l'éternité, l'amitié, l'amour & la nature. Il n'est plus de regrets pour moi.... Il n'en est plus ! Je sens que je m'égare : Orphée ne vient-il pas me rappeller à la vie ? Il faudra donc, en suivant mon Époux, rompre encore des liens qui m'ont fait aimer la mort même ? Quoi ! m'arracher des bras de l'amitié au moment ? ... Oui, sans doute, n'est-ce pas un courage digne de ma constance, & surtout de la tienne, qui surpasse ?... Toujours des séparations ! & quelles ! O ma mere ! O Lycosie ! qu'il va m'en coûter. Orphée, il n'est point de vertu sans effort, je t'aime, je les ai toutes : Oui, je ne puis m'abuser, l'amour extrême n'est une erreur que sur la terre ; son délicat orgueil, ses transports les plus vifs, sont ici-bas des passions di-

vines : où le principe est si pur, il faut bien que l'objet soit noble, & le résultat sans foiblesse. Hélas ! pendant la vie l'amour n'est souvent qu'un plaisir aveugle, un sentiment léger, timide, ou téméraire, dès que le desir cesse, il n'est déja plus. Ah ! chez les ombres, moins on desire, plus cet amour est une volupté. Il est tout par lui-même, quels biens pourroient augmenter son bonheur ? Au-dessus des soupçons, il brave le dépit, il méconnoît les langueurs, la crainte, & rien ne peut l'affoiblir. Comme il est sans danger, il ignore la honte ; l'espoir même, l'espoir, ce charme des Amans, mêlé d'une inquiétude si douce, troubleroit sa félicité. Il semble, cher Orphée, pardonne à ma candeur, il semble qu'aimer ainsi, c'est n'aimer que soi-même, & qu'un mortel vivant ne puisse, quoiqu'il

asse, intéresser une ombre : mais ta vertu te rend digne de moi, te rapproche des Dieux, & réunit en nous seuls chez les morts les plaisirs de la terre aux délices du Ciel.





XXIII.

ENFIN, je l'ai revue; enfin, je l'ai pressée tendrement contre mon ombre; & je sens, si je n'aimois Orphée, que l'amitié sacrée pourroit adoucir le malheur des amans. Combien son ame est satisfaite entre mes bras! Combien elle est déja consolée de la vie! de cette vie fatale, qui, dénuée d'amitié ou d'amour, est un poids insupportable; qui, soutenue de l'une & de l'autre, est encore si douloureuse! Cher Orphée, j'ai connu ses revers; tu m'en rappelles tous les charmes, & j'aime mieux ses maux avec toi, que l'éternelle félicité, s'il en est où tu n'es pas ...... Mais retourner parmi les hommes, c'est renoncer à toutes les vertus qui regnent dans l'Élisée; c'est prostituer la sa-

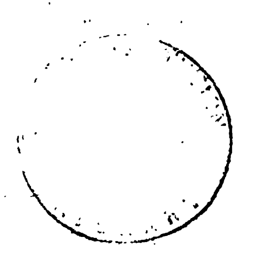
gesse...... Ah ! rien ne peut altérer la tienne, & je puis compter sur mon cœur. Mais enfin, tout décline, tout passe, tout disparoît sur la terre; & le monde, ce berceau des peines, ce tombeau des plaisirs, est-il encore digne de nous ? Hélas ! ma beauté même, qu'un nouveau soleil va faire éclore, n'aura donc plus que l'éclat passager d'une fleur qui s'évanouit ? Ton amour pourra-t-il lui survivre ? le pourrai-je, moi-même ? Et combien tes regrets flatteurs rendroient encore mon sort plus cruel ! Mais tu l'exiges, & j'abandonne avec joie cette existence paisible, que rien ne pouvoit altérer, pour quelques momens peu durables que ma crainte de te perdre va faire couler encore plus vîte. Cependant, soumise à toutes les vicissitudes de la vie, ne puis-je pas en contracter les foiblesses ? Je vais donc parcourir tous les âges, & descendre

peut-être du sommet de mon jeune printems, jusques aux derniers pas d'une vieillesse chancelante .... Des sens, des passions, des larmes; que d'épreuves pour tous deux ! Quoi ! ce feu qui va renaître pour toi dans mes veines, ce feu que ma mort même ne put éteindre, dévoré par sa propre activité, doit s'affoiblir désormais sous la loi qu'impose la nature ! Quoi, ce principe divin, cette ardeur si vive entre nous, modifiée par nos sens, va subir à chaque instant un changement déplorable, à chaque instant une mort nécessaire & sensible à nos yeux même ! Juste Ciel ! Sont-ce-là ces faveurs que nous cherchons à prolonger sans cesse ? ... Que dis-je ? Cher Orphée, je m'abuse, sans doute ...... car enfin, revivre, c'est sentir, & sentir pour Orphée, quel bien ! Vivre, c'est doubler mon être, c'est disputer aux Dieux un bon-

heur qu'ils aiment à partager avec nous. Ah ! s'il étoit incorruptible, qu'importe qu'il ne fût pas immortel ? Le bonheur est-il un être successif ? Non, son étendue n'ajoute rien au sentiment qui nous presse, & le sentiment seul suffit pour l'augmenter ; un jour de plaisir pur, l'instant où l'on jouit renferme en lui seul tous les charmes d'une éternelle félicité, c'est-elle toute entière, un seul degré de bonheur touche tous les instans du bonheur même. Oui, vivons, cher Orphée, vivons pour ...... Mais quel doute affreux vient détruire cet espoir ? Il est en Thessalie des beautés redoutables, & je m'exposerois .... Grands Dieux ! me voir une rivale ! Euridice jalouse ! te perdre encore ! le craindre, au moins ! je devrois tous mes maux au bienfait de la vie ? à l'amour même que mon époux auroit eû pour moi ? Que de

honte ! de tourmens ! quelle horreur ! Ah ! que ma mort est douce ! qu'elle dure à jamais : elle m'a convaincu de ton amour, de ta fidélité, tous mes desirs sont remplis, voilà mon bonheur, mes plaisirs ; & tu veux que je vive ? Non, ce n'est point la vie, c'est mon époux que j'aime, je l'attends, il me cherche ; O mort ! je te rends graces, je dois à tes fureurs autant qu'à l'amour même.





XXIV.



XXIV.

JE vous devine, Orphée : admis à l'audience de Proserpine, vous avez vu son cœur s'intéresser à nos vœux. Mais qu'en dois-je augurer? Surprise, enchantée de tant d'amour, n'a-t-elle osé réunir ce que le destin même ne sauroit séparer long-tems? Sensible à nos malheurs, & pourtant incertaine, consent-elle au départ d'Euridice, ou veut-elle enchaîner Orphée dans ces lieux? Elle vient de vous entendre! vous savez captiver la fiere volonté des Dieux même, & son cœur ému, troublé, sans doute, ses sens qui sont exquis, tous ses charmes à portée du plus austère des hommes, les vôtres..... qui sont si palpables! ..... Hélas! je ne suis plus qu'une ombre infortunée!

Sont-ce là les obstacles ? . . . . . Non ; non, c'est trop offenser mon époux ; c'est trop me dépriser, peut-être. Morte, je vaux encore à ses yeux tout, oui, tout ce que les cieux azurés renferment de plus aimable. Votre séjour dans l'Élisée me donne cet orgueil qu'inspire quelquefois la vertu. Oui, s'il n'avoit aimé que mes appas, Orphée languiroit sur les bords du Pénée, il gémiroit encore sur ma cendre, & quelque Thessalienne plus belle qu'Euridice m'eût bien-tôt effacée . . . . . Non, la Déesse des sombres bords, en vous comblant de ses faveurs, n'a point jetté sur mon époux des regards adultères ; quelle Reine osât jamais s'écarter du devoir ? Au-dessus de moi-même, & dépouillée des passions terrestres, je ne puis craindre de soupçons injurieux ; Orphée sait compatir aux écarts d'une imagination pure &

délicate, inaccessible aux vains transports des sens ; mais un regard sans objet, une attention légère, un mot indifférent, tout ce qui n'est pas un sentiment réservé pour me plaire, me blesse & m'humilie ; c'est ainsi que je croyois l'aimer : Si les Dieux aiment autrement, je plains les Dieux, ils sont moins heureux que les hommes. Il est sans doute, il est des mortels, dirai-je, fortunés auprès d'une Déesse ? Des mortels audacieux, & dignes d'allarmer l'honneur des Dieux même. D'où vient que je frémis ? Ah ! si le Monarque des morts, si ce Dieu jaloux de toute la Nature, laissoit tomber sur Orphée ses soupçons & sa rage, s'il étoit la victime d'une folle apparence ? Car enfin, Proserpine est si belle ! que moi-même.... Oh ! non, ses illustres appas nourris dans les Enfers sont faits pour éclipser les cieux, jamais pour éblouir un sage ; un sage !

Ah ! je le crois, fans doute; pourrois-je redouter fes bienfaits, fes careffes même, dont elle vient d'accabler mon époux ? Vous, qui les partagez, vous favez mieux que moi tout ce qu'ils ont de réel, d'agréable, peut-être ! Orphée, vous voulez tenir d'elle mon retour à la vie, & cet honneur fans égal, vous paroît auffi flatteur que ma conquête, il faut que j'y confente, il faut ..... Ah ! tu rougis, barbare ! Proferpine t'adore, je l'ai vu dans ta lettre, je l'ai lu dans mon ame; tu ne peux t'en défendre, & déja ta reconnoiffance éclate dans tes difcours ...... Quoi, cette vie que je détefte, ces jours brillans que je méprife, je pourrois les devoir aux bontés de ma rivale ! Crédule, j'accompagnerois mon époux, & fon cœur fixé au fond du Tartare, me laifferoit fuivre Orphée fur la terre ? Ah ! fi ce cœur perfide ne veut pas m'y conduire,

il n'eſt plus pour le mien d'aſyle au haut des Cieux, dans les Enfers, ni chez les hommes .... Où m'emporte un excès de tendreſſe ? Pardonne, cher Orphée ; extrême, il faut bien que l'amour ſoit injuſte : eſt-ce à moi d'outrager ce que j'aime ? oui, tes nobles efforts, tes dangers, ton courage ſont les traits les plus vifs dont l'amour généreux puiſſe armer le devoir, la conſtance & la fidélité.





XXV.

ALLONS-nous enfin respirer ? seroit-ce encore un piége infernal ? ou les destins cruels semblent-ils se déclarer pour nous ? Quoi ! des jours si tristes pourroient-ils s'embellir ? Heureux évènement ! révolution étrange ! Ah ! si dans les substances plus déliées que les rayons du soleil, la raison pouvoit s'égarer, ce seroit fait de la mienne. Je viens de ressentir cette joie douce & sévère, qu'une ombre seule peut goûter. On m'a fait consentir à la visite de Pluton, m'y voilà préparée ; dirai-je avec plaisir ? Je ne puis le nier, & j'ai voulu tirer des loix de la nécessité, un moyen d'adoucir tes peines : tu conçois mes idées, mon espoir, mes transports ; c'est toi qui les fait naître. Curieux de vérifier

ſans doute, l'impreſſion ſoudaine, dont ma beauté l'a déja frappé ; ce Prince ténèbreux m'a fait demander un de ces tête-à-tête ſi dangereux ſur la terre ; mais ſi frivole chez les ombres, que malgré ma pudeur, je n'ai pu le refuſer ni le craindre. J'ai ſenti même qu'au-delà du trépas, le deſir de plaire, ſans vouloir aimer, rend quelquefois une épouſe fidele encore plus reſpectable.... Ris enchanteurs ! graces tendres ! Ceinture de Vénus ! tombez ſur moi des Cieux, enchaînez ce Dieu terrible, couronnez l'amour dans les bras de l'hymen ! Tu ſçais que deſcendus ici-bas, nous gardons encore toutes les apparences de nos penchans, de nos foibleſſes & de nos vertus. A peine ai-je eu le tems de jetter un voile ſur mes épaules ; tu connois l'étiquette des femmes de ma ſorte ; trois fois j'ai demandé de ce plâtre liquide qui fait briller les

yeux, & j'ai craint que le fard ne manquât dans l'Élisée. J'ai passé dans mes bras cette Cimare à fleur d'or qu'il te plaisoit tant de me voir, lors qu'assise à tes côtés nous présidions aux fêtes d'Éleusis : jamais jolie femme ne fit tant de toilette pour voir l'Enfer à ses genoux. A ma démarche triomphante, à mon air enchanté, on diroit qu'Orphée a remporté tous les prix, qu'il les dépose aux pieds d'Euridice. Je n'ai que le tems de t'instruire . . . . . . déjà ces bocages tranquilles se remplissent d'Esprits folets, & leur Maître s'approche.... Qu'entens-je ? Quels chants ! Quelle harmonie sombre & barbare ! j'ai peine à m'affermir . . . . . dois-je fuir, ou demeurer ? Dans quel trouble je suis ! il va paroître; il vient ! . . . Ah ! tu sçais pour qui je tremble, tu sçais pour qui j'espere !

XXVI.



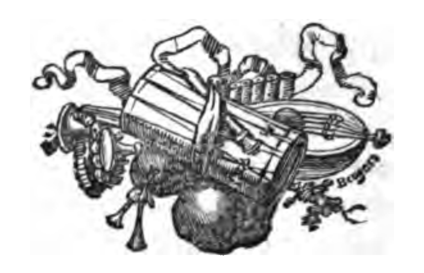
XXVI.

DÉCLARATION d'amour en forme : » Mais, Seigneur, ſongez-vous ?.... » Il ne ſongeoit à rien ; point de propoſitions légères qu'il n'ait haſardées ; ma main, qu'il ſaiſiſſoit à tout moment, s'échappoit ſi vîte ! Ah ! que les Dieux, ſoupirant auprès des belles, débutent avec faſte, & finiſſent avec rigueur ! Crois-tu ? ..... oh non ! tu connois ma ſévérité ; ſeule elle eût impoſé au fils inhumain de Saturne, à Jupiter, à toi-même, avant d'être à moi ; mais je t'aime ; à ce mot, la divine puiſſance peut encore moins ſur une ſimple mortelle. Juſtement offenſée de l'inſultante liberté que la grandeur porte avec elle, cent fois j'ai rétabli d'un coup-d'œil dé-

daigneux la diſtance infinie qui ſépare les Rois de leurs Sujets, & les Dieux des mortels : oui, ſans jamais deſcendre aux complaiſances les moins ſuſpectes, j'ai réclamé les droits de mon époux, les miens, ma tendreſſe pour lui, le devoir des Dieux même; & je dictois ainſi des loix au Maître impérieux, qui d'une voix ſoumiſe & d'un regard malin, ne ſembloit ſoupirer que pour humilier l'objet de ſes ſoupirs. Je réformois ſes mœurs ſur celles de l'Éliſée ; j'étonnois ſon orgueil, & forçois ſon eſtime ſans corriger ſon cœur. L'eſtime ! hélas ! eſt-ce par elle qu'on amene les Dieux au bien qu'ils peuvent faire ? C'eſt par leurs paſſions ſeules qu'on ſe les rend propices. Ah ! ſi leurs ſentimens étoient plus vertueux, on pourroit les flatter ; on pourroit contredire leurs ſuperbes caprices, ſans élever ſur

ſa tête leur haine & leur vengeance. Quel eſt donc le parti qui nous reſte ? l'innocente fierté, le reſpect de ſoi-même; Eh! que peut ſur la moindre vertu le pouvoir le plus vaſte ? l'opprimer, c'eſt la craindre ; quel triomphe pour les mortels ſages & raiſonnables ! Il faut que je t'avoue ma délicateſſe : tous deux placés ſur un même lit de gazon, je m'éloignois ſans ceſſe, & ce Dieu, s'approchant toujours, démontoit ma prudence, & m'expoſoit..... ma parure précipitée m'inquiétoit, & mes idées repliées ſur elles-mêmes me montroient le déſordre où j'aurois été ſur la terre ; quelques agraffes mal ajuſtées, dont il n'étoit plus tems de m'appercevoir, laiſſoient à ton rival toute la liberté de former des deſirs ; en ôter la cauſe, c'étoit les irriter : quel détour, quel triple voile oppoſer à la témérité ?

Un coup-d'œil perfide peut profaner la pudeur même ; quel danger ! que de honte ! Orphée , je ferois morte encore , si mon ombre eût souffert un outrage.





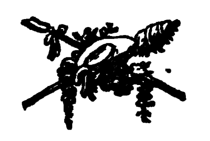
XXVII.

REBUTÉ du vil encens de l'adulation, & détaché peut-être des grandeurs importunes, le Dieu des ombres n'aime plus que moi dans ſon Empire. Sans doute il n'attend pour me rendre à la vie, qu'un mot favorable que ſon orgueil puiſſe interpréter. . . . . . Ah ! ſon attente ſera éternelle, & c'eſt trop de mon ombre encore pour faire ſon bonheur. Cher Orphée, j'ai réſiſté ſans mérite à la ſéduction ; hélas ! ſuppliante devant ſon juge, quelle mortelle eſt à l'abri d'un attentat ? Ce prodige n'étoit réſervé qu'à moi. Il m'eſt permis de te confier mon eſpoir & mes craintes, & l'heureux inſtant de nous rejoindre nous eſt encore interdit : inconſéquence funeſte ! les Rois ſçavent-ils

difpenfer d'entieres faveurs ? Les Dieux même nous les refufent. Cependant on veut me décerner des fêtes, & tromper mes ennuis, me donner des fenfations agréables, céleftes; lui ! ce monftre couronné ! j'ignore fa puiffance, & de quels charmes il pourroit m'éblouir ; mais pour des fentimens, il n'eft permis qu'à toi de m'en infpirer. Ah ! tous les plaifirs inventés fur l'Olympe, & tous ceux des Enfers, valent-ils un foupir d'Orphée ? Combien mon ame en connoît la douceur ! Eh ! comment fe peut-il, que dégagée des moyens de fentir, elle éprouve encore des mouvemens fi chers ? N'eft-ce qu'un fouvenir impofteur ? une idée qui m'enchante ? Une idée ! Quoi ! ces tendres fureurs, quoi ! cette volupté dont mon ame eft fi remplie, ne feroit que l'image infenfible d'un bonheur plus réel, d'une félicité plus douce, plus parfaite ? Il manqueroit au

feu qui me consume, l'étincelle des sens? Epouse infortunée! je croirois donc adorer mon époux, & l'aimerois à peine ? Cruelle incertitude ! horrible mort ! soumise à toutes tes rigueurs, je dois jouir du moins de toute ma tendresse. Ah ! si je n'aime Orphée, mon ame n'est plus rien, elle n'est qu'un vain nom, qu'un néant que j'abhorre. Expirer chez les hommes, n'est pas de nos destins le revers le plus fatal ; mais n'avoir plus d'amour, c'est perdre tout son être...... Non, non, les Dieux seroient injustes, ils cesseroient d'exister eux-mêmes : vivre ou mourir dans ces deux Univers, ne seroit plus pour nous qu'un tourment semblable, indifférent aux Dieux, inutile aux Mortels, à la nature entiere...... Orphée, rassurons-nous, ces Dieux en nous formant ont placé le bonheur au-delà même du trépas : oui,

j'aime encore avec délices, ce n'eſt point un vain doute, une erreur fantaſtique ; c'eſt un ſentiment pur, un élan ſi divin, un plaiſir ſi durable ! Ah ! ſi, pendant la vie, la nature s'éleve au-deſſus d'elle-même, il eſt donc pour mon ame, dépouillée des organes ſenſibles, un ſixième ſens plus vif & plus ſublime, qui m'enivre ſans ceſſe d'amour & de tranſports !





XXVIII.

SUIS-JE, enfin, délivrée de ces fêtes infernales dont j'étois l'objet mystérieux ? Combien il m'a fallu dévorer ma douleur, étouffer mes soupirs ! Les Chars ont volé dans la carriere, & les Démons les plus superbes y cherchoient un honneur que les Coursiers couverts de gloire remportoient avant leurs Maîtres. Le peuple des ombres coupables parcouroit tristement un Temple ovale éclatant de lumieres, où des Furies de toute espèce, & d'un front sans pudeur, faisoient rougir l'ame la plus hardie. Plus loin flottoient sur les eaux du Cocyte des barques sans rameurs & sans voiles, où des Atheletes armés de lances, n'osant se disputer la victoire, tomboient lâche-

ment dans l'onde, & raviſſoient des cœurs barbares. Hélas ! tous ces jeux, ſi frivoles dans leur ſtérile abondance, ſi dépourvus de graces & de génie, ſont faits pour inſpirer le mépris des talens & le dégoût des plaiſirs. J'attirois ſur moi ſeule les regards étonnés du vulgaire ; l'envie, toujours intéreſſée autant qu'ambitieuſe, vouloit m'humilier, & deſiroit mon ſort : l'eſſaim des vils flateurs ſerpentoit à mes pieds ; ils croyoient m'enivrer de l'encens du pouvoir ſuprême. Qui ? moi, Souveraine en ces horribles lieux ? Ah ! cher Orphée, il n'en eſt rien, ſans doute : Euridice, dans la faveur, eut obtenu par les bienfaits ce qu'on cherche par les tourmens, & la vertu toujours récompenſée eut déſarmé le vice au milieu des Enfers.





XXIX.

GRACES aux Dieux ! Il eſt outré de mes refus humilians, & piqué de ma réſiſtance, il renonce.... Ah ! j'aime à m'en flatter, les Dieux ſçavent-ils reculer ? Ils offenſent, & puniſſent, ils exigent ſans ceſſe, ils ſemblent commencer le bonheur des foibles mortels, & ne ſouffrent pas qu'ils l'achevent eux-mêmes. J'ai vu l'inſtant heureux, où, ſans qu'il m'en coutât qu'un peu de fierté naturelle, j'arrachois de ſon orgueil rebuté, ce que jamais peut-être, je n'obtiendrois de ſa clémence ; dépourvu de tendreſſe, l'amour le plus violent eſt le plus mépriſable : l'inſenſible Pluton pourroit-il aimer autrement ? Son ſuperbe amour-propre étonné de mes dédains, le tourmente bien

plus que tous les feux qui l'embrâſent. Funeſte orgueil ! Ton caractère inflexible & rampant, eſt le tiran des Rois, & l'eſclave des vertus. Combien, appuyée de ſon innocence, une ſimple mortelle eſt ſupérieure aux Dieux qui ſe dégradent ! Hélas ! que ſervent aux Humains des vérités impuiſſantes ! Ils gémiſſent, ils pleurent, & les Deſtins ſont aveugles & ſourds ; tous les êtres ſont déplacés, le vice eſt dans les Cieux, & la vertu n'eſt qu'une ombre ! Orphée, tu l'aimes en moi plus que moi-même ; mais pourroit-elle me ſatisfaire en ces lieux ?.... Garde-toi d'abaiſſer ta penſée.... Ah ! ſuſpens tes allarmes : oui, je voudrois au ſein de l'Éliſée, aux piés de Pluton même, jouir encore de tous mes ſens : je voudrois que les ris enchanteurs voltigeaſſent encore ſur ma bouche, que l'éclat de mes yeux, que le ſon de ma voix

animés des appas les plus ſenſibles, portaſſent dans ſon ame tous les traits dont l'Amour perce le cœur des Immortels. Le mien alors, le mien, rempli de mon Époux, jouiroit auprès de ton rival d'une ſévérité ſi grande, ſi réelle, qu'aucun doute offenſant n'oſeroit conteſter mon invincible froideur. Car enfin, j'ai refuſé de revoir la lumière, pour en avoir peut-être oublié les charmes, que mes ſens évanouis ne peuvent plus comprendre. O cher Orphée! unique objet de ma délicateſſe, n'as-tu pas pour moi ſeule couru tous les dangers de la nature humaine? Eh! qu'ai-je fait pour toi? J'ai rejetté des biens dont je n'ai plus qu'une confuſe idée: les plaiſirs de la vie, l'amour d'un Dieu jaloux, ſa faveur, ſon pouvoir, lui-même enfin: tous ces piéges mortels étoient dignes de ma conſtance; qu'il m'eut été flatteur de les

vaincte aux Enfers ! Ils font perdus pour ma gloire, peut-être pour la tienne ; eft-ce affez de les concevoir ? Hélas ! je ne fens plus fi j'y ferois fenfible ! Et fans doute mon cœur pouvoit répondre feul des fentimens paffagers de la vie : mais mon ame, au-deffus des témoignages de la terre, eft le Juge fuprême d'un amour généreux, d'une vertu parfaite, que la mort ni le tems ne peuvent plus éteindre.... Quoi ! je t'aime, & ce n'eft point la nature qui parle ? Non, mais cet amour fi pur ; à chaque inftant de l'immortalité eft toujours infini, & s'augmente fans ceffe.





XXX.

CE sont-là de ces traits ausquels, assurément, la femme la plus foible ne s'attend pas. Que l'impudence soit à jamais le caractere essentiel & nécessaire du Dieu des Ombres, cette étrange Divinité peut se comprendre encore; c'est l'attribut naturel d'une puissance horrible. Mais la surprise & la ruse indécente! Quel oubli de sa dignité, & j'ose le dire, du respect que les Rois même doivent à mon sexe! J'étois aux Bains: un lympide ruisseau, qui coule dans mes bosquets, m'avoit rappellée aux coutumes de Grece; oui, ton arrivée dans ces beaux lieux m'a rendue à des devoirs utiles, à des usages agréables! Mais, vois Orphée, à quoi tu

m'expoſes : ce Dieu inviſible, ce Barbare étoit à mes côtés.... J'ai pouſſé un cri effroyable, & les ombres ſont accourues. O ne crains point que ſes regards avides, à travers un ruiſſeau profond.... Non, non, j'avois troublé ſon onde, tous les Aſtres de l'Éliſée ne pouvoient la pénètrer, on n'a rien dérobé à ton ardeur jalouſe. Malice infernale ! Eh ! comment pourroit-on être heureux d'un bien qu'on ne tient pas des mains de l'amour même ? Quoi ! juſques chez les Morts l'honneur & la vertu ont-ils encore à repouſſer des affronts ? Dans quelle ſphère inacceſſible aux Dieux une ombre ſage peut-elle ſe ſauver ? Euridice outragée ! Hélas ! je ne ſçais plus deſirer ni ſentir ; l'objet d'un amour vulgaire n'exiſte plus ici-bas, & cependant une aveugle audace.... Le cruel ! deshonorer une ombre, c'eſt flétrir

flétrir à la fois & la mort & la vie. Ah ! ce défaut de respect & d'estime, si je pouvois jouir encore, me feroit mépriser mes sens, je détesterois la nature, si les Dieux osoient corrompre en moi ses bienfaits ; ses bienfaits qui faisoient tes plaisirs & ma gloire, ses dons heureux d'où naissent nos transports, & cette volupté si sensible, l'attrait le plus vif des amans, le lien des époux ; enfin, les passions, les graces, la piquante beauté, la jeunesse innocente. Il faut que je l'avoue...... Ah ! l'amour le plus pur pourroit-il s'en offenser ? Oui, ton image charmante, attachée sans cesse à mes pas, précède en tous lieux mon ombre errante ; elle semble tenir à mon ame, & cette ame sublime s'enivre encore des pleurs de mon Époux, de sa tristesse ou de sa joie ; elle s'embrâse aux feux de tes regards, elle entend tes

ſoupirs, elle ſent tes baiſers plains de flâme, elle ſent.... Grands Dieux! en ces inſtans divins le bonheur expire par l'excès du bonheur même, & renaît avec elle!





XXXI.

MEs charmes ont été trop vîte ; je ne voulois que plaire, & j'ai peut-être le malheur d'être aimée. Conçois-tu qu'il soit pour nous de plus grands dangers ? Oui, sans doute, il en est encore dans tous les degrés du sentiment, de l'amour & de l'indifférence même. Ah ! si ton rival inflexible va pour moi jusqu'à l'estime, tremble, cher Orphée ; devenue au contraire l'objet de ses mépris, je craindrois tous les outrages du desir effréné. De quel crime faut-il se défier encore ? La haine seule, la haine d'un Dieu cruel peut seule me sauver de ses desirs audacieux : vœu détestable, & digne des Enfers ! un Dieu farouche me fait redouter jusqu'à sa tendresse : pour-

rois-je la desirer ? Non, pour obtenir ton retour & le mien, le premier effet de ma beauté devoit décider cette faveur, sans que son cœur dût s'en mêler; & cet amour-propre qui ne peut nous quitter chez les Ombres, est d'autant plus facile à blesser, que l'occasion de satisfaire, ou d'humilier notre orgueil est plus rare. Quoi ! nos appas, nos vertus, la douceur attirante, nous sont départis pour enchaîner les Mortels indomptables ; & des Dieux plus féroces encore, viennent leur disputer nos cœurs ? Ces Dieux, auteurs de la Nature, sont jaloux de leurs propres bienfaits, & détruisant leur ouvrage, ne peuvent donc être heureux que du malheur des hommes ? Hélas ! je succombe à mes maux, je frémis sur ton sort. Orphée.... que vais-je dire ? Ce mot terrible peut-il sortir de ma bouche tremblante ? Oui,

ſi tu veux revoir la lumière, ſi tu veux être libre.... il faut ceſſer de m'aimer, il faut oublier Euridice... Adieu....

Ah! que viens-je d'apprendre? Quels bruits affreux! quels diſcours téméraires ſe répandent dans l'Éliſée! J'en reconnois la ſource impure, elle s'eſt exhalée des goufres du Tartare; je n'oſe t'accuſer.... & cependant le timide ſoupçon s'eſt gliſſé dans mon ame. On dit, le puis-je croire, ô Ciel! Que détaché des liens les plus tendres, ſatisfait des derniers devoirs qu'on rend aux manes d'une épouſe, ébloui de l'éclat d'une action héroïque, Orphée ne vient m'arracher des bras de la mort, qu'animé d'un ſimple mouvement de gloire.... Se pourroit-il que l'amour le plus tendre n'eut point conduit tes pas?... Ah! je connois ton ame trop généreuſe, devroit-elle exciter mes allarmes? Victime du trépas,

est-ce peu de souffrir à sa suite l'amour deshonorant d'un Dieu même, & me faut-il, jusques dans les Enfers, craindre la vertu des Mortels ? Orphée est un Héros, j'estime son courage, mais je n'aime que lui : ah ! je ne puis renaître qu'aux transports de l'amour : je haïrois la vie qui feroit ton triomphe, & non pas ton bonheur. Il s'agit de ta gloire ! Sant doute elle m'est chere, il m'eut été bien doux d'en voir tomber sur moi quelques rayons flatteurs : mais puis-je consentir à lui devoir des jours indifférens à mon Époux ? La mort implacable dédaigne avec froideur les préjugés qui gouvernent le monde : mon amour est plus fier encore. Un trait de grandeur d'ame, loin d'étonner la mienne, me pénètre de honte, il m'afflige, il m'offense, quand il ne réfléchit que vers l'objet qui l'a fait

maître. Malheureuſe Euridice ! j'imaginerois partager tes ſoupirs, je croirois donc répondre à tes vœux, & je ne répondrois qu'à cet honneur perſonnel, à cet orgueil brillant que le plus vil des hommes peut nourrir dans ſon ſein ? Triſte grandeur, qui ne ſent & ne voit qu'elle ſeule ! .... Non, non, ſurmonter tous les périls humains, braver la mort la plus affreuſe, ne fut jamais une vertu réelle & ſolide ; en eſt-il ſur la terre, en eſt-il chez les Dieux immortels, dont le principe eſtimable, utile & généreux, ne ſoit pas l'amour même ?





XXXII.

LEs Démons ſont incorruptibles, la vigilance eſt toute leur vertu, & tu crois la ſurprendre ? Tu voudrois voler vers moi. Ah ! mes deſirs ont devancé tous les tiens, je ſuis déja dans tes bras, je ſens tes doux tranſports, arrête, laiſſe-moi reſpirer, il te ſuffit de comprendre les miens pour éprouver le bonheur même, il remplit ton cœur, il coule dans mon ame, il me prête des ſens pour goûter tes plaiſirs. Mais quelle main puiſſante conduira mon Époux?.. L'Amour ; il aime à tromper les Dieux, & je te vois déja.... Orphée, n'allez pas abuſer de ma foibleſſe, je crains les droits qui vous reſtent, je ſçais.... je ſçais que je t'adore. Les femmes ici-bas perdent tant de réalité, tant d'habitudes

d'habitudes ſi douces ! Sçavent-elles y renoncer ? J'en doute, & leur dois l'exemple de la première ſévérité, je me le dois à moi-même. Entendez-vous, Orphée, c'eſt vous apprendre à ne pas exiger.... Il n'en ſera rien, vous dis-je. Contente de vos deſirs, & peut-être des miens, je vous refuſe ce que j'oſe me défendre à moi-même, & vous permets pourtant.... Que puis-je t'accorder ? Ah ! rien encore. Nous ſerons ſeuls, la moindre grace a ſes dangers ; l'auſtérité de ces chaſtes aſyles, certaine différence qui ſe paſſe en moi... Vous voyez bien que je ſuis intraitable ; l'amour pur eſt ſi noble ! Il me convient ſi fort aujourd'hui ! Non, je ne conçois pas qu'une ombre raiſonnable puiſſe éprouver des mouvemens d'une autre eſpèce.

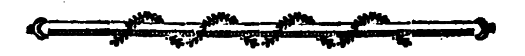


XXXIII.

AH ! ce n'est point un ſonge, un ſonge vain ne m'a point déçue ; & plût aux Dieux immortels que cette erreur agréable n'eut été qu'une erreur ! Mon ame veille, & ma raiſon même, non moins ſenſible qu'elle, voudroit ſe feindre des peines, hélas ! trop véritables ! J'ignore au milieu du repos éternel, quel eſt encore la douceur du ſommeil : mais quel tableau ſéducteur s'eſt offert à moi ! Eſt-ce illuſion, vérité, ou l'aſſemblage horrible de tous deux ? Ah ! ſi jamais les piéges de l'Enfer ont étonné l'amour inaltérable, effrayé la timide vertu ; ſi jamais l'Épouſe la plus tendre devint perfide, & fut toujours fidelle.... Orphée, tu vas frémir.... Garde-toi d'offenſer Euri-

dice. J'étois plongée dans cette douleur sombre plus cruelle encore que le désespoir qui la suit, lorsque la voix d'Orphée s'est fait entendre à mon oreille enchantée : à ses mots entre-coupés & plaintifs, j'ouvre les yeux, un doux frémissement me fait sentir sa présence, je vole au-devant de ses pas, je m'arrête, j'écoute, & ses profonds soupirs redoublent mes transports heureux. Ah! c'est lui, je le vois, il traverse à pas lents ces bocages solitaires, triste, accablé de douleur & d'amour; ses yeux sont baignés de larmes, ses soupirs inquiets demandent Euridice au silence obstiné des échos, il semble interroger les fleurs les plus belles, & le jour qui m'éclaire; j'avance, je l'appelle : surprise inattendue! Joie délicieuse! Déja nos ames se confondent, déja nous ressentons.... O Ciel! c'étoit Pluton lui-même, c'étoit ce Dieu dé-

teſtable, ſous la figure du Chantre de la Thrace ! Il n'a pu ſoutenir un inſtant l'orgueil de ſon bonheur, il s'eſt trahi, & j'ai trouvé la mort dans ſes bras ; hélas ! J'allois renaître au ſein de ton image ! Quoi ! mon ame immortelle, dégagée du preſtige des ſens, eſt-elle encore ſoumiſe à des erreurs ? Non, non, l'illuſion de l'amour extrême eſt un tranſport de la Divinité. Orphée, j'ai cru te voir, t'entendre, te parler, & mon ame innocente a dû s'enivrer de ce menſonge aimable : je ne t'ai point trompé ; la volonté perfide n'a point ſouillé mon ame, elle ſeule nous rend coupables : Orphée n'étoit-il pas l'objet de mes deſirs ? Ah ! l'ombre d'Euridice, en dépit des Dieux, malgré le ſort cruel, eſt encore auſſi pure que ſa vertu parfaite, & plus chaſte que ſes deſirs même.



XXXIV.

TU voulois me revoir, & depuis quelques jours tes desirs impatiens sont enfin satisfaits. Douce & fatale entrevue ! Comment ai-je été si distraite ? Et quel est donc le charme d'un Époux ? Ou pourquoi, lorsque l'amour est le même, les devoirs légitimes cessent-ils de l'être ? Orphée, quelle témérité ! les Destins vous défendoient des transports.... Et c'est moi qu'ils punissent !... Car enfin, l'ombre la plus sage peut se trouver dans un état... Une Ombre ! oui, sans doute, & tout est possible aux Dieux irrités : songe aux prodiges de l'amour, souviens-toi d'Ixion, de cette nue féconde...... Dois-je frémir, ou me féliciter ? Ah ! douloureuse alternative ! Que de biens

& de maux tu m'as apportés en ces lieux ! Déja une pâleur extrême, des goûts qui se dépravent.... Peut-être je m'abuse ; quel funeste embarras ! Serois-je l'objet d'un scandale inoui dans cet asyle si respectable ? Et comment dérober aux yeux des ombres jalouses une faute qui d'elle-même se manifeste ? Une faute ! ce qui dût faire autrefois la gloire d'Euridice, pourroit-il aujourd'hui l'éteindre ? Séjour imposteur d'une félicité imparfaite ! Quoi ! jusques dans l'Élisée, je trouve les Enfers, & les remords y sont le fruit des plaisirs ! Hélas ! en me laissant surprendre à tes desirs enflammés, je n'ai cèdé qu'au devoir le plus saint, & j'ai fait ton bonheur sans m'écarter de ma vertu. Aimer, obéir, ce sont les loix que l'Hymen nous impose : qu'ai-je à craindre des Dieux, si j'ai sçu plaire à mon Époux ? Un regret

plus réel & plus juste, vient troubler ma sécurité : tu le conçois, sans doute, & déja tes reproches secrets ont prévenu les miens. Tu n'oses te flatter que, toute entiere à toi-même, mon ombre triste & malheureuse, dénuée de ses sens, privée des plus doux transports, puisse ajouter à nos plaisirs cette vivacité, ces délices sensibles, cette ivresse divine, l'ame enfin du bonheur qui coule dans nos veines : ah ! mon néant m'étonne, il me révolte : Heureuse sensibilité ! à ta voix puissante l'Élisée disparoît, la félicité des ombres n'est plus rien, l'humanité triomphe, le Ciel est sur la terre, l'homme est le Roi des plaisirs & le Dieu du bonheur !





XXXV.

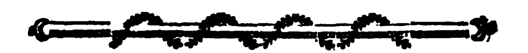
ASSIS sur son Trône de feu, l'inflexible Pluton se propose de t'entendre; il le veut, il l'ordonne; & s'il t'écoute, il est vaincu. Ce n'est point à l'amour qu'il sent encore pour Euridice; c'est au triomphe de ta voix que nous allons devoir un nouvel être. Tes chants suspendent les torrens dans leurs cours, ils donnent de l'ame aux marbres insensibles, ils ont touché la mort cruelle. Ah! le Héros enchanteur qui sçut dompter ma fierté, va soumettre aisément le Tiran des Enfers. Dieu délicat de l'harmonie, les passions farouches s'amollissent devant toi; à tes heureux accens les Dieux & les Mortels, sans cesse révoltés entre eux.... Orphée paroît: tout change & s'embellit;

bellit; vengeance, fureur, tout s'envole; à ta voix on soupire, on aime, on est aimé, tout se rapproche; le pardon suit l'offense, le sentiment respire, l'innocence est couronnée, l'humanité regne au haut des Cieux, & l'équité sur la terre.... Mais ravir aux Champs Élisées l'ame de ton épouse, cette ame enivrée d'une ardeur divine, c'est dérober encore le feu céleste.... Est-ce à nous de trembler ? Non, les Dieux t'applaudissent: nouveau Prométhée, tu t'éleves au-dessus du Caucase, & l'aigle qui poursuit Orphée dans les Cieux, n'est que l'amour dont son cœur est dévoré. Témoin de l'orgueil qui t'anime, que ne puis-je soutenir encore de mes regards satisfaits, cette double victoire, qui va soumettre enfin la Parque inexorable, & toucher le Tiran des morts ! Quel est donc ce pouvoir sublime, inconcevable ? Tient-il à l'es-

ſence de l'ame, ou bien aux facultés des organes les plus ſubtils ? Eſt-il l'ouvrage heureux de ces puiſſances réunies ? Oui, oui, j'aime à le croire : ah ! combien ce plaiſir qui partage mon être ſemble déja le rapprocher de mes ſens ! Combien je reconnois leur empire utile & néceſſaire ! Ils émeuvent nos paſſions, notre ame en eſt le ſiége, ils en ſont les reſſorts.... Mais hélas ! je ne puis donc t'aimer, ſi je ne ſuis ſenſible ? Qu'ai-je dit, cher Époux ? Quel imprudent aveu ! A-t-il pu m'échapper ? Quoi ! cet amour ſi pur, ces deſirs généreux, cette ardeur ſi noble, ne ſeroit qu'une froide erreur, un enfant de la crainte, modèle ingénieux, formé pour enchaîner le plaiſir, & non pour l'exalter ? Qui, moi ? J'aurois en expirant, ceſſé de t'adorer ? De ſentir pour Orphée tout ce qu'un cœur enivré de mille paſſions aimables, peut

offrir & soumettre au tendre objet qui les fait naître ? Désespérante idée ! Glorieuse & contente au milieu de mes malheurs, je semblois supporter ta perte, & j'oubliois la mienne; je vivois dans ma mort de ce pur sentiment qui nous égale aux Dieux, que toi seul m'inspirois, & cependant mon ame aveuglée brûloit de sa vertu, & non de son amour ! Misérable Euridice ! & tu croyois aimer ! Pardonne, cher Orphée, pardonne à ton Épouse; non, elle n'est coupable que du crime des Destins : sans doute, ils vont changer, n'en es-tu pas l'augure infaillible ? Ah ! combien, sans dangers, sans remords, sans craintes, nous allons réparer les pertes de l'amour !





XXXVI.

QUE mon ame est tremblante ! Que l'amour malheureux est timide ! Et combien je me fais de terreurs, où j'aurois vu naître autrefois mon espérance & ma joie. Tu ne peux condamner mes craintes, j'aime à m'en pénétrer, & je crois ôter à tes peines ce que j'ajoute à ma douleur. Cher Orphée, que de nouveaux périls tu vas affronter aujourd'hui ! Enchanter l'implacable Roi du Styx, chercher à l'attendrir, à lui plaire, à captiver son estime, c'est irriter sa rage ; & si tu l'intéresses, c'est resserrer tes chaînes. Auprès des Rois que servent nos vertus ? Sont-ils nos protecteurs ou nos amis ? La liberté, ce premier des trésors qu'ils aiment à nous ravir, ce bien

ſi flatteur & ſi doux, qu'une ame généreuſe préfere à tous les biens, les révolte en nous ſeuls, ils veulent des eſclaves, & n'aiment qu'à ce prix. Obéir à Pluton ! Charmer un Maître inéxorable ! Que ce devoir eſt pénible, triſte & néceſſaire à la fois ! Vas-tu lui retracer l'inſtant fatal, mais délicieux à ſon cœur inhumain, où ce Dieu cruel enleva Proſerpine cueillant des fleurs, pour la précipiter au fond des Enfers ? Vas-tu chanter cette odieuſe victoire ? Oui, on ne peut le fléchir qu'en célébrant ſes forfaits. Ah ! ta gloire allarmée, au milieu même de tes propres hommages, te punira peut-être de ton obéiſſance. Hélas ! s'il le faut, qu'il t'entende ; mais tremble, cher Orphée : ſurpris, charmé de tes nobles accens, quelle idée ſublime tes vertus vont lui donner de moi-même ! Et de quelle ardeur ne va-t-il pas s'enflam-

mer, si le plaisir barbare de ne devoir qu'à son rival un excès de tendresse, lui fait concevoir à mes pieds des plaisirs encore plus vifs ?





XXXVII.

J'Avois entrevu l'espoir de fléchir un Maître inexorable : ah ! combien je me suis abusée ! On sollicite en vain le Tyran des Morts, il ne peut s'attendrir, & lorsqu'il croit aimer, il ne sent que lui-même : oui, ses égards, ses desirs, ses transports insultans, sont un mêlange affreux que le plus corrompu des humains auroit peine à comprendre. En vain, j'ai fait parler ton amour, tes regrets, ma mort même, la raison invincible, la suprême justice : inutile secours ; les Dieux se jouent des préjugés qu'ils nous donnent. Auteurs de la nature, ne nous ont-ils envoyé les passions que pour nous en punir, ou pour en profiter ? Sont-elles pour nous des crimes, &

pour eux des vertus ? Quoi ! ne peut-il aimer sans offenser l'objet qu'il aime ? Nécessité horrible ! dois-je la respecter, & dans l'espoir flateur de revivre à la lumiere, faut-il trahir les hommes pour obéir aux Dieux ? Non, l'amour malheureux que l'honneur guide, que le devoir anime, est le premier des immortels, il brave les Destins, à sa voix le Ciel même.... Hélas ! tous les Cieux sont pour nous inflexibles ; le Monde est trop près des Enfers, & les Dieux trop loin de la nature.



XXXVIII.



XXXVIII.

O Jour trois fois heureux ! O victoire inespérée ! cher Époux, tu l'emportes ! Le cruel Dieu des Ombres consent à remplir tous nos vœux, tous nos desirs, il me rend à la vie, il veut qu'Euridice regne sur la terre & sur son Époux ; il permet enfin, que la plus tendre des meres abandonne l'Élisée, qu'elle suive son heureuse fille & partage sa gloire ; il souffre que la Parque inhumaine tourne sans cesse la trame délicate de nos jours & des tiens, il cède à notre ardeur, & promet de n'être plus jaloux, de m'oublier, peut-être.... Mais, que dis-je ? Il veut.... Il desire..... Il ose encore prétendre.... Orphée, tu frémis ! Et ma honte....

rougir au ſein du bonheur éternel ! Ah ! c'eſt éprouver tous les maux des Enfers !... Penſe-tu qu'il s'obſtine ?... Non, non, Pluton eſt généreux ; ſans doute, il s'eſt laſſé d'appéſantir ſur toute la nature ſon ſceptre épouvantable, & c'eſt par moi qu'il commence. Oui, les Mortels feroient trop malheureux, la divinité même feroit un éternel ſupplice, ſi les Dieux, toujours impitoyables, ne goûtoient une fois le plaiſir d'être juſtes. Quel eſt donc mon bonheur ! Je vais te poſſéder, & tu vas retrouver en moi tous les préſens de la nature, & tous ceux dont la bonté des Dieux enrichiſſent nos ames ! Glorieux aſſemblage ! Qu'il eſt ſenſible, Orphée ! Car enfin, cet amour ſi pur que l'on goûte au ſein de l'Éliſée, peut-il être aux yeux des Mortels un mérite abſolu ? Et n'eſt-ce pas cet heureux lien de notre ame & de nos ſens qui

forme la vertu réelle ? Pourroit-elle exister sans combats, sans efforts ? Oui, ce n'est que par les biens dont nous jouissons, & dont on se prive avec violence, pour accorder à l'objet qu'on aime une préférence parfaite, qu'on peut mériter son estime & sa tendresse. Trop heureuse Euridice ! tu vas donc réunir en toi-même le sentiment pur & l'amour sensible ! Renaître au sentiment ! renaître pour Orphée ! respirer le plaisir par tous les sens attachés à la vie ! Ah ! qu'une simple fleur par son parfum si doux, par la saveur de son fruit délicieux, présentés de ta main, vont porter dans mon être un charme inexprimable ! Oui, tous mes sens vont agrandir mon ame, étendre mon bonheur, & perfectionner l'intelligence même. Que ces biens sont réels & nécessaires à l'amour le plus tendre ! Qu'on est heureuse alors d'avoir un cœur, qu'on est

digne d'être aimée ! Nature bienfaisante ! ces ressorts délicats qui font agir notre foible existence, sont passagers, sans doute ; oui, mais ils sont sensibles ! Et c'est assez pour nous. Dieux immortels ! vous concevez à peine votre immense félicité, & nous sentons la nôtre ! Quoi ! je vais donc entendre mon Époux ? Il me dira : je t'aime ; & je le sentirai avant qu'il le prononce, avant qu'il ait parlé, avant que mon oreille ait entendu sa voix ! Ah ! quelle sera donc ma sensibilité, mon ardeur, mon ivresse, quand tes sons enchanteurs auront encore frappé mon ame !



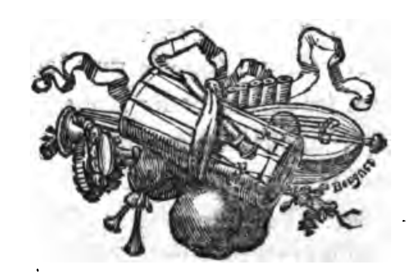


XXXIX.

TE voir ! O Ciel ! te voir ! & les Dieux l'ont permis ? Épouſe fortunée ! Mes ſens vont voir Orphée des yeux de la nature ! Oui, ta beauté douce & majeſtueuſe, tes graces ſages, ta jeuneſſe éclairée, vont enchaîner ſur toi tous mes regards, tout mon être. Ces grandeurs qui nous attendent, ces reſpeĉts, ces honneurs, ces ſuperbes Palais, tout cet or qu'on admire, pourroient-ils détourner un rayon de mes yeux ? Non, je ne verrai que toi, toi ſeul dans l'Univers.... Saiſiſſons ces précieux inſtans, partons, peut-on trop ſe précipiter pour ſortir des Enfers ?... Arrête, cher Époux, réprime tes heureux tranſports ; ſonge à quel prix on te rend Euridice : quel piége !

Il faut le vaincre. Oui, tes yeux désormais baissés sur la terre, dédaignent de s'ouvrir au naufrage effroyable des hommes & des Dieux. Songe que l'Amour est aveugle, que c'est par-là qu'il triomphe : figure-toi qu'une nuit éternelle couvre toute la nature, qu'Euridice est invisible, que le moindre mouvement pour me voir est le signe de ta haine. Souviens-toi sans cesse de la boëte fatale d'où tant de maux se répandirent ! Il n'y resta que l'espérance : hélas ! si tu détournes cette tête si chere, aussi-tôt Euridice, aussi-tôt tous les biens t'échappent à la fois, & l'horrible désespoir est tout ce qui te reste. Ne pourras-tu, pendant un instant si rapide, ralentir ta vive impatience, te défendre un regard funeste ? Ah ! je te plains, sans doute, je connois ton amour ; le mien, dans son ardeur, eut-il été capable d'obéir à cette loi si

dure ?... Que dis-je ? Et quels ſont mes tranſports inſenſés ? Le courageux Orphée, plus fort que la nature, deſire ſans foibleſſe, & tu n'aimes que mon bonheur. Eſt-ce à moi d'élever ton ame ? Eſt-ce à moi de règler tes ſens, tes plaiſirs ? Ah ! Dieux ! tu vas m'apprendre à ſentir comme on aime !





X L.

QUOI ! du trifte néant de l'éternelle infenfibilité, je paffe en un inftant à tous les goûts de la nature ! Orphée ! je vais donc me fentir dans tes bras ! Dieux protecteurs ! Quel fens délicieux ! Qu'il eft doux ! Qu'il eft vif ! Ah ! cher Orphée, qu'il eft près de mon ame, ce fens de tous les fens, ce fens univerfel qui fupplée tous les autres, qui les éclaire & les rends fi parfaits, qui de chacun furpaffe la propre volupté, & que tous enfemble ne fçauroient égaler ! L'humanité lui doit fon nom fublime ; c'eft pour lui feul, c'eft pour goûter fes charmes, que les Dieux même, defcendant fur la terre, préferent au nectar la forme des Mortels.... Je vais donc te preffer fur mon fein !

Et

Et mes lèvres ardentes vont exprimer sur ta main généreuse l'empreinte des plaisirs & du bonheur céleste!... Ah! tous nos tourmens vont finir; les vœux du tendre amour sont exaucés, l'Époux le plus fidelle va rendre au monde la constance & la vertu. Heureuse Euridice ! Tu vas suivre le favori des Dieux, l'ame de l'Univers. Quelle félicité pour Orphée! Qui pourroit comprendre ma joie, ne concevroit point encore la tienne. Oui, le Ciel est juste, & le Dieu des Morts consent à lâcher sa proie.... Mais, hélas ! la promesse même du Dieu du Styx peut-elle être une bonté des Cieux ? Ne pouvoit-on me rendre à tes desirs, sans toutes ces restrictions ameres, qui gâtent les bienfaits, les affoiblissent, & les rendent encore plus offensans que l'extrême refus ? Quoi! dans l'instant qui va nous rapprocher & réunir nos ames,

Orphée ne pourra donc jetter fur fon Épouse un regard favorable ? Quoi ! s'il t'échappe un coup d'œil, pour jamais je te fuis ravie ! Arrêt cruel, digne encore de l'abîme & d'un rival jaloux ; il a dit dans fon cœur : pourront-ils obferver ces decrets terribles ? réprimeront-ils ces defirs violens que le malheur même irrite encore plus que l'amour ?... Orphée ! quels horribles préfages ! Terre & Cieux ! frémiffez ! Ah ! tu rejettes avec mépris mes indignes terreurs ; fûr de ton époufe, pourrois-tu douter de fa préfence ? Non, non, pendant ce dangereux paffage, le plaifir de m'entendre ne t'eft pas interdit ; l'amour fatisfait va répandre dans ma voix cette chaleur douce & brillante qu'il t'eft défendu de chercher dans mes yeux.... Déja je m'élance fur tes pas.... Que notre vol eft rapide ?... Déja l'efpace immenfe

disparoît.... Que vois-je ? un rayon de lumiere terrestre ! Déja nous pressons les bornes des Enfers !... Ah ! je vois la vie, je l'entends, je la touche, je sens que je respire !..... Adieu, ma chere Lycosie !





XLI.

CIEL ! juste Ciel ! arrêtez, Démons barbares ! vous m'enlevez au bonheur que les Dieux m'ont promis ! Attend-moi, cher Époux, demeure.... Hélas ! on t'entraîne, tu n'entends plus ma voix ! Malheureuse ! c'en est donc fait ! je renaissois à la félicité, je rentre dans la mort ! Ah ! deux fois j'ai perdu la vie & mon Époux ! Orphée ! tu m'abandonnes ! Qui m'aidera désormais à supporter l'horrible paix des demeures heureuses ? Dieux tous puissans ! Quels sont vos funestes Decrets ? Vous tentez la vertu, & vous l'en punissez ! Champs fortunés, je vous abhorre ! Innocens plaisirs des Ombres, vous irritez mon éternel supplice ! Trop malheureux Orphée ! cher objet

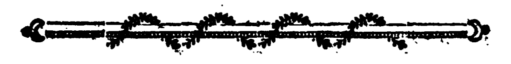
de mes peines à jamais renaissantes, tu t'éloignes en me tendant les bras, & tu fuis chez les hommes ! Ils sont si durs à l'aspect du malheur ! hélas ! tu sçus fléchir un instant les Enfers ! Ah ! c'est aux Enfers que je veux habiter ; je vais fouler encore la trace de tes pas, j'y reviendrai sans cesse, & j'étendrai mon ombre languissante sur ces gazons arides, où tu cherchois un asyle à tes peines ; je serai près de toi malgré la mort & les Dieux du Tartare. Hélas ! ils m'ont trompée ! ils ont trahi l'amour, tremblez, Dieux inhumains !......
Quels troubles me dévorent ?... Qu'as-tu fait, cher Époux ? Qu'ai-je vu ? Et que deviens-je, hélas ! Est-ce moi qui te parle ? Puis-je encore exister ? Quoi ! au moment heureux, où les Destins, la Parque & les Enfers vaincus par ta constance, quand l'amour fait pour toi le plus grand des miracles, lorsque

j'allois revivre, ou plutôt expirer dans ton sein de mille morts délicieuses, nous sommes séparés pour jamais!... Pour jamais! juste Ciel! ce mot terrible a-t-il pu m'échapper? Dernier de mes tourmens, séparation cruelle, le temps a donc marqué ton affreuse étendue! Quoi! l'amour même a mis le comble à tous nos maux! Ah! dois-je encore me retracer?... Oui, le crime de l'amour peut soulever mes plaintes, & jamais tes remords; oui, j'en chéris la cause, ton amour infini n'a pu marcher sans crainte. Souvenir glorieux à mon cœur, Sentimens précieux, adoucissez ma douleur profonde, jusqu'au moment fortuné, où nos ombres à jamais réunies.... Inhumaine! où m'emporte un imprudent espoir? Quoi! ce bonheur fatal seroit payé des jours de mon Époux? Non, qu'il vive à jamais, qu'il vive pour immortaliser

ſur la terre le tendre ſentiment & la fidélité. Que mon image, toujours préſente à ton ame fidelle & pure, trompe quelquefois ta douleur ; que les Cieux attendris t'entendent au pied de mon tombeau t'écrier : *Euridice !* & dis-lui chaque jour : *je t'aime, je t'adore !* Ces mots, ces mots ſi chers pénétreront la voûte infernale, & viendront retentir juſques au fond de mon ame. Ah ! combien mon ombre déſolée, témoin de ta douleur, témoin de tes ſoupirs, toujours errante ſur tes pas, ſe remplira de tes deſtins, te ſuivra dans tes peines, & dans tes plaiſirs même ! Tes plaiſirs ! où ſont-ils ces tranſports de nos ſens, ces biens inexprimables, charmes de la nature, bonheur de l'hyménée ? Hélas ! tout eſt détruit, mon ame anéantie.... Quoi ! ces gages ſi chers d'une union ſi tendre, quoi ! ces jeunes Héros qui de-

voient naître un jour!....., Pleure, pleure, triste Euridice! Les Dieux cruels, ennemis de ma gloire, jaloux de mon bonheur, m'ont envié les noms doux & sacrés, & d'épouse & de mere! O regrets superflus! Adieu, puissent tes jours couler désormais sur la terre plus doucement que dans les Cieux.... Et vous, Guerrieres de la Thrace, femmes jalouses & perfides, admirez ses vertus, laissez, à sa voix tendre & plaintive, laissez tomber vos thirses redoutables, épargnez, respectez une tête si chere.... Adieu, modere ta douleur, la mienne est éternelle; souviens-toi.... que je mourrois encore, si je pouvois mourir!... L'amour désespéré.... Adieu, adieu, Orphée, je succombe.... Où suis-je?... *Hélas!* tu m'as perdue pour m'avoir trop aimée!

FIN.



ERRATA.

PAGE 36, Lettre XIV. *ligne première*, ton amour est extrême, *lisez* ton amour extrême.

Page 59, Lettre XXII. *ligne premiere*, quoiqu'il asse, *lisez* quoi qu'il fasse.

Page 66, Lettre XXIV. *ligne* 17, quelle Reine osât jamais, *lisez* osa jamais.



